Illinois U. Library

NUMÉRO 177

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

PALAIS DE LA MÉDITERRANÉE

NICE

Matinée : 15 heures — Directeur Artistique : Marcel SABLON — Soirée : 21 heures

Mardi 8 (Soirée) Répétition Générale sur Invitations - Jeudi 10 Fév. (Soirée)

Vendredi 11 - Samedi 12 - Dimanche 13 Février 1955

Soirée — Soirée — Matinée - Soirée

CREATION

DEUX HEURES A VIVRE

Pièce en trois actes de

Pierre DESCAVES et Paul GAZAGNE

Mise en scène de **Jean HERVE**

Décor exécuté par les Ateliers du Palais de la Méditerranée

Distribution par ordre d'entrée en scène

Paul AMIOT
Raoul GUILLET
Nicole NANCOURT
HARRY-KRIMER
René WORMS
Hubert PRELIER
Maurice BENARD
Jean HERVÉ
Gilberte DEBREUIL
Gaston SEVERIN

PRIX des PLACES : 300 à 1.000 frs

Location à partir du Dimanche 6 Février à 14 h et Jours suivants de 10 h. à Midi et de 15 à 19 h. - Tél. 839-75

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

NICOLE NANCOURT, interprète
du rôle d'EVA

DEUX HEURES A VIVRE

Pièce en trois actes
de Pierre DESCAVES
et Paul GAZAGNE

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 8 février 1955 au PALAIS DE LA MÉDITERRANÉE à Nice dans une mise en scène de JEAN HERVÉ et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Le Gouverneur..... *Paul AMIOT*
Félix Morguenne, son secrétaire..... *Raoul GUILLET*
Eva, fille du Gouverneur..... *Nicole NANCOURT*
Spieur, le valet de chambre..... *HARRY-KRIMER*
Danard, financier..... *René WORMS*
Ergatesse, délégué ouvrier..... *Hubert PRELIER*
Le Général..... *Maurice BENARD*
Le Ministre..... *Jean HERVÉ*
La mère du Gouverneur..... *Gilberte DEBREUIL*
L'Evêque..... *Gaston SÉVERIN*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Pierre DESCAVES et Paul GAZAGNE.

Supplément au n° 422 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Le bureau du Gouverneur éclairé par une lampe de travail. Au fond, deux grandes fenêtres, rideaux tirés. Entre les fenêtres, au mur, une pendule; devant, une table de travail. A gauche, une porte et sur un panneau adjacent une carte géographique surmontée d'une lampe. A droite, deux portes. Meubles. Sur le bureau, trois téléphones dont un branché sur un tableau à fiches; des dossiers.

LE GOUVERNEUR, *assis à sa table, à Félix qui entre.* — Vous apportez le courrier pour la signature? *(Il regarde sa montre-poignet.)* Déjà!

FÉLIX. — Je suis en avance; j'ai cru bien faire.

LE GOUVERNEUR. — Ayez l'obligeance d'allumer... Merci... Tout ce que j'ai à signer est là?... C'est peu.

FÉLIX. — Aujourd'hui est jour de fête, monsieur le Gouverneur!

LE GOUVERNEUR, *lisant et signant.* — Seriez-vous impatient de quitter votre bureau? Sont-ce les bals et les réjouissances publiques qui vous attirent?

FÉLIX. — Les chefs de service et leurs secrétaires attendent que j'autorise leur départ.

LE GOUVERNEUR. — Tiens! Il s'agit donc là d'une innovation. Vous ne m'en aviez jamais parlé.

FÉLIX. — J'ai pris cette initiative pendant la période de tension diplomatique que le pays vient de traverser. Vous aviez alors tant de travail, tant de soucis, tant de responsabilités. Je voulais vous éviter la contrariété de ne pas avoir sous la main tout le personnel nécessaire. Maintenant...

LE GOUVERNEUR. — Maintenant, vous vous disposez sans doute à rapporter cette mesure d'exception?

FÉLIX. — Oui, monsieur le Gouverneur, puisque la menace d'un conflit semble écartée.

LE GOUVERNEUR. — Pour combien de temps?

FÉLIX. — Longtemps, je l'espère. Tout l'indique. Nos voisins n'ont-ils pas envoyé des délégations amicales pour prendre part à une conférence? La capitale a chaleureusement accueilli ces députations dont une partie, depuis hier, est l'hôte de notre ville. N'avez-vous pas vous-même établi minutieusement le programme des réceptions qui ont été offertes? Elles s'achèvent ce soir à l'Opéra par la représentation de l'œuvre symbolique que vous avez vous-même désignée.

LE GOUVERNEUR. — J'ai laissé ce choix à ma fille : elle aime le théâtre et la musique. Régler l'ordonnance de ces manifestations artistiques et officielles l'amuse.

FÉLIX. — Mlle Eva s'acquitte fort adroitement de ces fonctions protocolaires et diplomatiques.

LE GOUVERNEUR. — Quand sa mère vivait, les réceptions avaient plus d'éclat. Nous avions alors, il est vrai, moins d'inquiétudes extérieures.

FÉLIX. — Celles-ci se dissipent, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Vous le croyez?... J'envie votre optimisme, bien qu'il me paraisse trop grand pour un chef de cabinet... Il faudra différer l'envoi au Gouvernement de ce compte-rendu des entretiens qui se sont déroulés ce matin entre nos industriels et leurs... concurrents étrangers.

FÉLIX. — Le résumé que j'ai établi n'est-il pas fidèle?

LE GOUVERNEUR. — Les espoirs qu''il laisse prévoir sont prématurés... J'examinerai à loisir le texte... A-t-on évacué sur la résidence d'été les derniers paquets d'archives qui sont dans votre bureau?

FÉLIX. — Pas encore.

LE GOUVERNEUR. — Pensez-y... Ai-je d'autres audiences prévues pour aujourd'hui?

FÉLIX. — Celles de MM. Danard et Ergatesse, c'est tout... Quand ces messieurs arriveront, l'huissier me préviendra et les fera attendre.

LE GOUVERNEUR. — Dans le même salon? Ils vont se disputer...

FÉLIX. — Ou se réconcilier.

LE GOUVERNEUR. — Vous croyez encore aux miracles!... Un brasseur d'affaires de l'importance et de l'entregent de Danard s'entendre avec un syndicaliste de la taille d'Ergatesse!... Les intérêts qu'ils défendent sont opposés et leur masquent, dans une large mesure, le bien général qui pourrait résulter d'un accord... Quand leur intérêt ou leur doctrine est en jeu, les hommes, les classes, les peuples ne tardent pas à devenir... à être des ennemis... Pendant que je relis cette lettre, voulez-vous avoir l'obligeance de vous informer si ma mère est rentrée. *(Félix allant vers la porte.)* Demandez le renseignement par le téléphone privé.

FÉLIX, *il sonne, décroche, et son visage s'éclaire.* — « Allô!... Ah! c'est vous, mademoiselle?... Oui... Monsieur votre père désire savoir si sa mère est rentrée... Pas encore... Bien, mademoiselle... Oui, je l'espère... *(Le Gouverneur enjoint par geste de lui passer l'appareil.)* Bonsoir, mademoiselle. »

Il passe l'appareil au Gouverneur, qui le raccroche.

LE GOUVERNEUR. — ...Eva s'impatiente, n'est-ce pas? Elle voudrait vite dîner, pour s'habiller ensuite sans se presser.

FÉLIX. — Non, monsieur le Gouverneur, Mademoiselle désirait savoir dans quelles limites elle devait se montrer aimable pour...

LE GOUVERNEUR. — Nos futurs ennemis.

FÉLIX. — Oh!

LE GOUVERNEUR. — Vous vous récriez?... Vous préférez vous bercer avec la romance béate que la presse et la radio officielles propagent : tout va bien, trop bien... Vous avez raison, vous êtes très jeune... L'inquiétude, c'est bon pour les vieux et pour les chefs. Je vous croyais moins futile, monsieur Morgueune, me serais-je trompé sur votre compte?

FÉLIX, *catégorique.* — Je ne pense pas avoir changé au cours des six mois où j'ai eu l'honneur de servir sous vos ordres, et, sincèrement, j'ai même la prétention de penser qu'à votre contact j'ai pu m'améliorer.

LE GOUVERNEUR. — A mon tour, je serai franc. Depuis quelque temps, vous avez pris un peu trop d'assurance, et la satisfaction que vous avez de vous-même s'est accrue au détriment de ce que vous m'aviez inspiré d'estime et de ce que je vous prêtais de modestie. Vous vous révélez ambitieux. Je crains que... je crains que tout ne vous paraisse bon pour favoriser la rapidité de votre carrière.

FÉLIX, *un peu rebiffé.* — Me jugeant de la sorte, pourquoi ne me donnez-vous pas un remplaçant?

LE GOUVERNEUR. — Vous changer de poste en ce moment est presque impossible; vous le savez et vous en abusez.

FÉLIX. — Moi! J'abuserais...

LE GOUVERNEUR. — Ne protestez pas. A quoi bon poursuivre cette conversation étrangère à nos rapports administratifs... Voici le courrier, il est signé. Expédiez-le et accordez la liberté aux chefs de service et à leurs adjoints puisque, d'après vous, nous entrons dans la voie de l'idylle entre voisins. *(Il se lève:)* A demain, monsieur... *(Félix s'éloigne.)* A propos, connaissez-vous une tragédie française intitulée *Britannicus*? Non... Dommage... Elle contient un vers que je vous conseille de retenir et de méditer. Ce vers est, pour ainsi dire, la balance avec laquelle on pèse, à leur juste valeur, les embrassades diplomatiques. Le voici : *J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer...*

FÉLIX. — Monsieur le Gouverneur! Vous soupçonnez les délégations qui nous rendent visite capables de se comporter avec une pareille traîtrise! Ainsi... elles nous embrasseraient avant de nous étrangler?

LE GOUVERNEUR. — Elles sont venues nous apporter des promesses... et sans doute introduire quelques espions en plus de tous ceux qui infestent déjà notre territoire.

FÉLIX. — *Timeo Danaos...*

LE GOUVERNEUR. — Vous connaissez Virgile?

FÉLIX. — Les programmes scolaires imposaient l'étude du latin, celle du français était facultative.

LE GOUVERNEUR, *très narquois.* — Et la géographie? Science négligeable, évidemment? Je me suis aperçu de ce dédain général. Pour le combattre, j'ai fait placarder ces jours-ci une carte à côté de cette porte. Personne ne la remarque. Moi, je l'examine tous les jours, avec angoisse. Regardez-la. Notre ville est un carrefour stratégique et elle est à moins de cent kilomètres de la frontière. Les avions sont maintenant silencieux, téléguidés, ils portent des bombes qui ne manquent pas leur but. Deux ou trois d'entre elles suffisent pour raser une cité quatre fois plus importante que la nôtre. Nous risquons tous d'être tués avant même que nous sachions que nous sommes en guerre.

FÉLIX. — La presse et la radio alerteront auparavant le public.

LE GOUVERNEUR. — On leur donnera l'ordre de se taire, et elles obéiront; mais, soyez-en sûr, elles ne sauront rien. Le temps de la diplomatie au grand jour est révolu. Le sort des nations se décide par l'échange de télégrammes chiffrés, et les canons ouvriront le feu à la minute qui suivra, ou bien qui précédera celle où les chefs d'Etat déclareront la guerre, s'ils la déclarent.

FÉLIX. — L'avantage que s'assure celui qui porte le premier coup à l'improviste est tellement important, monsieur le Gouverneur! Les vies humaines ne comptent plus guère.

LE GOUVERNEUR. — Ne tiendriez-vous pas à la vôtre? Croyez-vous qu'elle ne court aucun risque?

FÉLIX. — Pas pour l'instant. Les plénipotentiaires qui se sont réunis en conférence dans la capitale, les délégations d'industriels qu'accueille notre ville constituent en quelque sorte des otages qui nous garantissent une sécurité...

LE GOUVERNEUR. — Bien précaire. Le sacri-

fice d'une dizaine de personnes n'entre pas en balance quand il s'agit de bénéficier d'un effet de surprise dont vous venez de reconnaître l'importance.

FÉLIX. — Vous parlez comme si nous étions menacés d'une attaque à très bref délai.

LE GOUVERNEUR. — Avez-vous été informé que, pour cette nuit, aucune chambre d'hôtel n'a été conservée par MM. les Délégués? Ils doivent quitter la ville à l'issue de la représentation à l'Opéra.

FÉLIX. — Ils sont si près de chez eux : deux heures de route, à peine.

LE GOUVERNEUR, *se remettant à son bureau.* — Je les trouve trop pressés de s'éloigner.

EVA, *entrant en coup de vent et s'arrêtant sur le seuil de la porte.* — A quelle heure veux-tu dîner? Ça m'arrangerait que ce soit plus tôt que de coutume. Ma robe a un drapé très long à ajuster.

LE GOUVERNEUR. — Quand perdras-tu l'habitude d'entrer ici à l'improviste? Je te l'ai déjà dit. Je peux être en conférence, et...

EVA. — Je savais que tu étais seul avec ton chef de cabinet.

LE GOUVERNEUR. — Raison de plus. *(A Félix, sèchement :)* Vous, monsieur, avant de partir, veuillez téléphoner au chef de cabinet du président du Conseil et faites-lui part de mes impressions... pas des vôtres, des *miennes* seulement!

FÉLIX. — Bien, monsieur le Gouverneur. Bonsoir, mademoiselle.

LE GOUVERNEUR. — Qu'un huissier me prévienne dès que M. Danard ou M. Ergatesse seront arrivés.

EVA. — Tu as encore des personnes à recevoir?

LE GOUVERNEUR. — Oui, et à examiner quelques dossiers urgents par surplus.

EVA. — Mais alors... le dîner... l'Opéra?...

LE GOUVERNEUR — Dix minutes me suffisent pour passer un habit. *(A Félix, alors qu'Eva est devant la carte :)* Vous contemplerez le tracé de la frontière un autre jour, monsieur Morgueune. Il est un peu tard aujourd'hui pour que vous puissiez rassembler des connaissances suffisantes sur la valeur politique de la géographie.

EVA. — Oh! père... quand tu es de mauvaise humeur, passe-la sur moi, non sur les autres.

FÉLIX. — J'ai mérité peut-être l'observation de Monsieur votre père, mademoiselle.

LE GOUVERNEUR. — Alors, ne vous exposez pas à en recevoir une seconde... moins générale.

Félix sort sans oser regarder Eva.

EVA. — Devant moi, tu traites ton chef de cabinet avec beaucoup trop de rudesse.

LE GOUVERNEUR. — A bon escient.

EVA. — Tu abuses de son dévouement, de son respect.

LE GOUVERNEUR. — Es-tu chargée de plaider sa cause? Me crois-tu dupe de votre manège à tous les deux?

EVA, *catégorique.* — Je l'aime et il m'aime.

LE GOUVERNEUR. — Il t'aime! Dis plutôt qu'il aime la fille du gouverneur, tête de linotte.

EVA. — Comme tu le connais mal! Tu n'as qu'à parler de lui à grand-mère!

LE GOUVERNEUR. — Ta grand-mère est romanesque, comme tant de vieilles dames!

EVA. — Au début, elle a, comme toi, désapprouvé cet amour et maintenant, elle l'encourage.

LE GOUVERNEUR. — De quelle façon?

EVA. — En me donnant l'occasion de rencontrer Félix.

LE GOUVERNEUR. — Félix!... Vous en êtes déjà là!

EVA. — Père, tu as aimé, il suffit de t'entendre parler de maman pour s'en convaincre. Veux-tu m'interdire d'être heureuse? Félix n'est pas ambitieux. Mets-le à l'épreuve.

LE GOUVERNEUR. — J'y penserai. Je le changerai de service.

EVA. — Sous quel prétexte?

LE GOUVERNEUR. — L'avancement. Devant cette perspective, tu verras qu'il oubliera vite son grand amour! Je te parais rude, mais ma dureté te protège... Maintenant, laisse-moi travailler.

EVA. — Non, je veux que tu m'écoutes encore.

LE GOUVERNEUR. — A un autre moment.

EVA. — Tu deviens trop autoritaire. Ta volonté, si forte soit-elle, ne me fera pas céder. Je l'aime... Tu souris en entendant ce mot. Tu ignores combien ce sentiment suscite en moi de patience, de volonté, d'entêtement!

LE GOUVERNEUR. — Et si je déplaçais M. Morgueune?

EVA. — S'il part d'ici, je le suivrai.

LE GOUVERNEUR. — Toi!... Ma fille!... Tu es folle!... Tu le suivrais?...

EVA. — Oui, n'importe où... Ne l'appelle pas!

LE GOUVERNEUR. — J'ai le droit de savoir...

EVA. — Tu n'as rien de plus à apprendre : je t'ai tout avoué...

LE GOUVERNEUR. — Ah! Tout?

EVA. — Sache enfin que je lui appartiendrai quand il le voudra, et il le sait.

LE GOUVERNEUR. — Bel amoureux que celui qui ne profite pas d'une pareille faiblesse... Ton Félix t'a joué la « comédie des égards ». Naïve! Et tu es dupe de cette manœuvre, de ce calcul d'ambitieux. Il n'a pas été ton amant afin d'être plus sûr de devenir ton mari, ou plus exactement, mon gendre.

EVA. — Oh! Assez! Tes sarcasmes me font mal! Je supporterais mieux ton intransigeance.

LE GOUVERNEUR. — Ta grand-mère te consolera.

EVA. — Si elle t'entendait!... Pourquoi es-tu devenu si revêche? Toute ta vie, tu n'as été qu'indulgence et tendresse. Qu'y a-t-il donc changé aujourd'hui? Réponds, réponds-moi donc... La ville est en fête ce soir : serai-je

eule à ne pas avoir ma part de joie? Me for-eras-tu à t'accompagner au théâtre, à sourire lors que je te sentirai si injustement hostile nvers moi?

LE GOUVERNEUR. — Pas envers toi, ma etite, envers M. Morgueune seulement.

EVA. — Parce qu'il m'aime?

LE GOUVERNEUR. — Si j'étais certain de sa incérité, de son désintéressement...

EVA. — Observe-le et tu seras convaincu. 'amour ne m'aveugle pas... pas plus que le ésir de me voir heureuse n'aveugle grand-nère.

LE GOUVERNEUR. — C'est bon, laisse-moi ravailler.

Eva s'apprête à sortir.

FÉLIX, *entrant brusquement.* — Il m'est im-ossible d'obtenir le chef du cabinet!

LE GOUVERNEUR, *ironique.* — Vous pouviez ne faire cette importante communication par e téléphone privé.

FÉLIX, *avançant.* — Non, monsieur le Gou-verneur, il se passe quelque chose... J'ai eu 'impression qu'une sorte d'affolement régnait au ministère. J'en suis bouleversé.

LE GOUVERNEUR, *impassible.* — Soyez moins nerveux. *(Tout en se dirigeant vers la porte de on appartement privé :)* et baissez la voix, je ous prie! Les murs ont parfois des oreilles.

FÉLIX. — Mais, monsieur le...

LE GOUVERNEUR, *enflant la voix.* — Dans la apitale comme ici, malgré la menace d'une grève générale, le vent souffle ce soir à la réjouissance. Les divers services ministériels ne pensent qu'à quitter le travail au plus tôt, comme ici. *(A voix plus basse :)* Voilà l'expli-cation toute simple des difficultés téléphoni-ques que vous avez pu rencontrer.

FÉLIX. — Je vous assure pourtant...

LE GOUVERNEUR. — Et moi je vous assure que, depuis longtemps, je n'ai vu aussi claire-ment l'avenir.

FÉLIX. — Ah!... Il n'y a qu'un instant, vous ne disiez...

LE GOUVERNEUR, *revenant à sa table.* — N'ai-je pas le droit de changer d'avis sans avoir à me justifier?

FÉLIX. — J'insiste, monsieur le Gouverneur, dussé-je être importun!

LE GOUVERNEUR. — Vous allez l'être.

EVA. — Oh! papa, je t'en prie.

FÉLIX. — Tant pis, je le serai, c'est mon devoir... Je ne quitte pas mon bureau.

LE GOUVERNEUR, *sans rudesse.* — Excellente idée, vous devancez mes intentions...

FÉLIX. — Je me propose de rester ici assez ard.

LE GOUVERNEUR, *très calme.* — Passez-y oute la soirée, alors, mais en silence, vous me erez plaisir.

FÉLIX. — M. Danard et M. Ergatesse sont arrivés. Qui dois-je introduire le premier?

LE GOUVERNEUR. — J'appellerai moi-même 'un ou l'autre.

Félix sort.

EVA. — Père, que se passe-t-il?

LE GOUVERNEUR. — Rien.

EVA. — Alors, que signifie ton attitude?

LE GOUVERNEUR. — Ah! c'est vrai... Je te prive du plaisir de bavarder avec lui à l'Opéra pendant les entractes. De notre court entretien, tu n'as retenu que cette contrariété.

EVA, *aigrement.* — J'ai remarqué surtout avec quelle rapidité tu as saisi l'occasion de priver ton secrétaire de la sortie de ce soir.

LE GOUVERNEUR. — N'y avait-il pas renoncé de lui-même?

EVA. — Et tu t'es hâté d'exploiter la situation créée par son zèle maladroit.

LE GOUVERNEUR, *réfléchi.* — Maladroit, certes non...

EVA. — Que tu es bizarre! Car enfin ce zèle inutile...

LE GOUVERNEUR, *même jeu.* — Même s'il devient inutile, je ne le blâmerai pas. Au contraire...

EVA. — Je t'en prie, ne parle plus par énigmes!

LE GOUVERNEUR. — Ma fille chérie, ne reste pas ici davantage; je te l'ai dit.

EVA. — Mais enfin, je veux savoir.

LE GOUVERNEUR, *ferme et doux.* — Ne me pose aucune question. Va retrouver ta grand-mère : elle doit être rentrée. Tu sais qu'elle aime bien te raconter sa journée et t'interro-gr sur l'emploi de la tienne... Peut-être serai-je un peu en retard pour le dîner. M'écoutes-tu? Allons, souris, tête de linotte. M. Morgueune... s'il commet encore quelques maladresses ana-logues à celle dont tu as été témoin, je crois que je me déciderai à l'appeler Félix.

EVA. — Oh! papa!

LE GOUVERNEUR. — Ne fais pas de trop beaux rêves; les rêves sont fragiles, très fra-giles en ce moment, ma petite.

Il la pousse gentiment vers la porte.

SPIEUR, *il ouvre la porte; il est en veston noir, cravate blanche.* — La mère de M. le Gouverneur est rentrée et je viens de sa part chercher Mademoiselle.

EVA. — Ne t'attarde pas trop.

Elle sort.

LE GOUVERNEUR. — Vous saviez donc que Mademoiselle était chez moi?

SPIEUR. — Oui, monsieur le Gouverneur, Mademoiselle m'en avait prévenu.

LE GOUVERNEUR, *ironique.* — Parfait. Vous êtes décidément au courant de tout. Vous êtes un valet de chambre modèle.

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur est bien bon de le reconnaître.

LE GOUVERNEUR. — Depuis dix-huit mois que vous êtes à mon service, j'ai eu le temps d'apprécier vos qualités et vos défauts.

SPIEUR. — J'essaie de me corriger de ces derniers.

LE GOUVERNEUR. — Le principal de ceux-ci ne serait-il pas la curiosité?

SPIEUR. — J'en conviens.

LE GOUVERNEUR. — Ah! vous avouez être curieux.

SPIEUR. — Oui, monsieur le Gouverneur, curieux dans l'intérêt de mes maîtres.

LE GOUVERNEUR. — Naturellement... Il me plaît de vous l'entendre dire, d'autant plus que je me suis rendu compte que vous étiez d'une discrétion à toute épreuve. Dans votre métier, la discrétion est un devoir.

SPIEUR. — Professionnel, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Je ne vous contredirai pas; mais évitez que d'autres que moi vous soupçonnent d'écouter aux portes.

SPIEUR. — Il m'arrive bien rarement de tendre l'oreille avant de frapper à une porte. monsieur le Gouverneur, et, quand je le fais, c'est par crainte de troubler ou d'interrompre une conversation.

LE GOUVERNEUR. — Je vous aurais cru incapable de cette inconvenance. Il faut même que vous me l'ayez presque avouée pour que j'y croie.

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur me pardonnera.

LE GOUVERNEUR. — Bien volontiers, c'est si peu de chose.

SPIEUR. — Mon ambition a toujours été de servir mes maîtres, et de les servir fidèlement.

LE GOUVERNEUR, *légèrement ironique.* — Je sais que vous ne manquez jamais à ce devoir. *(Il manœuvre son téléphone privé et sans perdre Spieur de vue :)* « Allô... Monsieur Morgueune, veuillez introduire M. Danard... ou M. Ergatesse, à votre choix... Rien de changé? Bon... Réflexion faite, je recevrai d'abord M. Danard. »

Il raccroche.

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur s'habillera-t-il avant ou après le dîner?

LE GOUVERNEUR. — Après... Ouvrez, je vous prie, la porte du salon d'attente.

Spieur ouvre, s'efface et referme lentement; il épie tandis que la conversation s'engage.

DANARD, *entrant et le verbe haut.* — Ah! mon cher Gouverneur. que je suis heureux de vous revoir et de reprendre nos pourparlers...

LE GOUVERNEUR, *froid.* — Asseyez-vous, monsieur.

DANARD. — ...à propos de la cité ouvrière. Je veux finir de la construire... Ah! je vois que vous avez orné votre bureau d'une carte de la zone frontière! Excellente idée. *(Il allume la lampe et se plante devant la carte :)* Tenez, voici l'emplacement de la cité modèle; maisons confortables, coquettes, solides! Solides...

Spieur est attentif.

LE GOUVERNEUR. — Asseyez-vous... *(A Spieur :)* Je n'ai plus besoin de vous.

Spieur sort.

DANARD. — Enfin, nous voilà entrés dans une période de tranquillité.

LE GOUVERNEUR. — J'aime à vous l'entendre dire. Vous êtes toujours si bien renseigné par vos correspondants ou associés de la capitale.

DANARD. — J'ai téléphoné hier matin à mon cher ami le ministre des Travaux publics et il m'a répondu d'une voix joyeuse : « Travaillez, construisez. »

LE GOUVERNEUR. — Utiles et agréables consignes!

DANARD. — Je lui ai parlé de mon offre d'achever la cité ouvrière et il a convenu qu'à la suite de l'alerte des semaines passées, notre cher pays a le devoir de songer à sa sécurité.

LE GOUVERNEUR. — Oui, et de travailler en silence! En silence, comprenez-vous? Avec mes adjoints techniques et administratifs, j'ai étudié vos propositions. J'estime que vos prix sont trop élevés. Un appel à la concurrence les ramènera à un taux normal. Vous avez proposé de vous substituer à un entrepreneur défaillant, et la municipalité, qui est intéressée à l'achèvement rapide de la cité ouvrière, a délibéré; soit, mais...

DANARD. — Le Conseil municipal, avec lequel je me suis mis d'accord, a estimé qu'il y avait urgence, et, dans le cas d'urgence, il n'est pas nécessaire de faire appel à la concurrence. Les règlements permettent de passer un marché par entente directe. J'insiste donc pour que vous approuviez, le plus rapidement possible, la délibération du Conseil municipal dont vous êtes saisi.

LE GOUVERNEUR. — Je ne le ferai que si vous consentez à un notable abattement des prix. Je conçois que vous essayiez de réaliser dans cette affaire un bénéfice important; mais, de mon côté, j'ai le devoir de défendre les finances publiques.

DANARD. — Certes! Tenez compte, cependant, monsieur le Gouverneur, que la cité ouvrière s'édifie dans un couloir d'invasion *(Il se lève et la désigne sur la carte.)* et que ses substructures en béton sont de nature à constituer des centres de résistance à la pénétration de l'ennemi. N'est-il pas de votre devoir d'en faciliter l'achèvement le plus rapidement possible?

LE GOUVERNEUR. — Quel est le délai d'exécution prévu?

DANARD. — Dix-huit mois; mais, si vous me donnez satisfaction, je m'engage à le réduire.

LE GOUVERNEUR. — Dix-huit mois!... Où serai-je dans dix-huit mois?

DANARD. — Auriez-vous l'intention de quitter notre région?

LE GOUVERNEUR. — L'envisager est une autre question... Cette éventualité ne m'autorise pas à me relâcher de mes devoirs de tutelle à l'égard des collectivités placées sous ma juridiction. En plus de votre entreprise de travaux publics, vous avez, monsieur, des intérêts considérables dans la fabrication des ciments et des aciers. Alors : bénéfice sur les travaux, bénéfice sur les fournitures; n'êtes-vous pas vraiment trop exigeant?

DANARD. — Les revenus des capitaux que j'ai investis dans différentes industries ne doivent pas être confondus avec les bénéfices retirés de mon entreprise de travaux. Vous ne devez pas ignorer que les affaires semblables à la mienne ont des frais généraux très élevés et notamment des dépenses dites de publicité.

LE GOUVERNEUR. — Soyez plus explicite.

DANARD. — Les négociations sont longues et onéreuses. Il faut convaincre les uns et les autres.

LE GOUVERNEUR. — Par quels arguments?

DANARD. — Des « gentillesses ». Vous le savez aussi bien que moi.

LE GOUVERNEUR. — Des « gentillesses »! De quelle nature?

DANARD. — Eh bien, par exemple, la réfection bénévole d'un chemin vicinal, le nivellement gracieux d'un terrain de sport, que sais-je?

LE GOUVERNEUR. — Si vraiment vos.... complaisances n'allaient jamais au-delà, je n'aurais presque rien à redire. Je n'insiste pas. Je veux éviter que d'autres éclaircissements me forcent à prendre des sanctions à bref délai.

DANARD. — Vous n'aurez pas à y recourir. Toute idée de corruption m'est étrangère. Connaissant votre intégrité, monsieur le Gouverneur, je serais impardonnable d'avoir songé à être l'instigateur d'une prévarication quelconque de la part d'un seul de vos administrés... ou d'un seul de vos subordonnés.

LE GOUVERNEUR. — Je prends acte.

DANARD. — Ceci posé, dites-moi franchement si vous êtes prêt à donner votre approbation au projet de marché qui vous est soumis?

LE GOUVERNEUR. — Oui, si vous acceptez les modifications que j'y ai fait apporter. Prenez-en connaissance; mon chef de cabinet détient tout le dossier dans son coffre. Il vous le communiquera dès que vous le voudrez.

DANARD. — Immédiatement, si vous ne vous y opposez point. *(Il ouvre sa serviette et en tire un dossier.)* Il me suffira de confronter vos suggestions avec...

LE GOUVERNEUR. — Avec les prétentions plus modestes que vous avez étudiées et auxquelles vous êtes déjà résolu.

DANARD. — Vous devinez tout.

LE GOUVERNEUR. — Pas toujours, hélas! Qui peut avec certitude prévoir l'avenir?

DANARD. — Si j'accepte vos conditions, quand donnerez-vous votre signature? Demain?

LE GOUVERNEUR. — Demain, ce soir ou dans huit jours, qu'importe!

DANARD. — Ne remettons pas à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui. Puis-je m'installer dans un bureau quelconque? Juste le temps nécessaire pour prendre quelques notes.

LE GOUVERNEUR. — Voyez mon chef de cabinet.

Il le reconduit.

DANARD. — En le quittant, je ferai un saut jusqu'à mon bureau afin de me concerter avec mon chef de travaux. Je serai de retour dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus. Vous retrouverai-je ici?

LE GOUVERNEUR. — C'est probable.

DANARD. — A tout de suite.

LE GOUVERNEUR. — Vous êtes pressé. *(Danard sort et entre chez Félix. Le Gouverneur, après avoir manœuvré en vain son téléphone privé, se dirige vers la porte; au moment où il en approche, il entend frapper; il revient à son bureau.)* Entrez. *(Il s'asseoit et ouvre un dossier.)* Entrez. *(A Spieur qui entre:)* Vous devinez qu'on a besoin de vous et vous venez avant qu'on vous appelle.

SPIEUR. — L'heure avance, monsieur le Gouverneur, le dîner sera prêt dans une vingtaine de minutes, pourrai-je servir aussitôt?

LE GOUVERNEUR. — Je n'ai plus qu'une visite : celle de M. Ergatesse; il est dans le salon d'attente; appelez-le!

SPIEUR. — Je ne connais pas ce monsieur, et s'il y a plusieurs personnes?

LE GOUVERNEUR. — Il est seul. Je vous croyais en relation avec M. Ergatesse. Le Syndicat des gens de maison, où vos conseils sont très écoutés, n'a-t-il pas décidé de se solidariser avec celui du personnel hôtelier en cas de grève?

SPIEUR. — Je l'ignore.

LE GOUVERNEUR. — Les renseignements qui m'ont été transmis sont donc fantaisistes. M. Ergatesse étant un nouveau venu dans notre ville, il est normal que vous ne l'ayez jamais rencontré. Vos camarades ne vous ont-ils jamais parlé de lui?

SPIEUR. — Mes indications personnelles n'ajouteraient pas grand-chose aux rapports de police que Monsieur le Gouverneur doit posséder.

LE GOUVERNEUR, *gaiement.* — Si vous vous imaginez que la police est bien faite!

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur est aujourd'hui de bonne humeur.

LE GOUVERNEUR. — Il faut bien, de temps en temps, s'octroyer quelques minutes de répit! Savez-vous ce que c'est qu'un gouverneur ou bien un préfet, comme ils disent en France? C'est un monsieur qui doit être au courant de tout et, par conséquent, qui doit se renseigner sur beaucoup de choses, par tous les moyens, et puiser à toutes les sources, avouées ou occultes. Alors, il en prend et il en laisse; la méthode est excellente pour mécontenter les financiers qui essaient de le rouler, les... les politiciens, les subordonnés qui le trahissent, les agitateurs qui prétendent l'intimider avec des menaces de grève. Introduisez M. Ergatesse.

SPIEUR. — Si Monsieur le Gouverneur s'attardait, m'autorise-t-il à me faire remplacer par la femme de chambre pour servir le dîner? Par exception, je voudrais pouvoir quitter mon service d'assez bonne heure.

LE GOUVERNEUR. — Vous rompez avec vos habitudes, vous qui ne sortez jamais le soir!...

Y a-t-il un mystère là-dessous?... Une femme?... Un rendez-vous?... C'est, j'en suis presque certain, un rendez-vous!

SPIEUR, *ayant ouvert la porte.* — Entrez, monsieur.

Sans s'occuper d'Ergatesse, il s'apprête à sortir.

LE GOUVERNEUR, *à Spieur.* — Venez me rappeler l'heure si je l'oubliais.

ERGATESSE. — Je ne pensais plus que vous me recevriez ce soir, monsieur le Gouverneur. A vous entendre, je prévois que le temps que vous m'accordez sera mesuré et que vous désirez m'expédier au plus vite... comme une affaire courante.

LE GOUVERNEUR. — En débutant sur ce ton, notre entretien risque, par votre faute, de manquer de cordialité.

ERGATESSE. — Peut-il y en avoir entre nous? A chacune de nos entrevues, vous ne cessez de me rappeler que vous représentez l'autorité, la force.

LE GOUVERNEUR. — Je suis seulement le gardien de l'ordre, de la justice.

ERGATESSE. — De l'ordre! De la justice! Comment ne serais-je pas sceptique sur ce sujet! Permettez-moi de vous considérer surtout comme le protecteur des intérêts de quelques-uns. M. Danard sort d'ici!... Il n'a guère attendu, lui... et il a eu tout son temps.

LE GOUVERNEUR. — Puisque je vous reçois après lui, il peut m'attribuer l'intention de vouloir favoriser vos amis au détriment des siens... Vous représentez les intérêts d'une partie de la population; M. Danard, si l'on veut, en représente d'autres; mes fonctions exigent que j'évite qu'ils se heurtent. Aux prétentions de M. Danard, j'ai imposé des limites qui respectent l'intérêt général. Il les acceptera, ou bien il devra renoncer à ses projets. J'agirai de même à l'égard de ce qu'il y a d'excessif dans vos revendications.

ERGATESSE. — Dois-je interpréter votre phrase, monsieur. comme un refus opposé à ma requête avant même que vous en ayez connaissance? Je vous rappelle que je représente, moi aussi, des intérêts considérables... Et que j'en ai conscience.

LE GOUVERNEUR. — Il faudrait que je fusse aveugle et sourd pour ignorer le but et la portée de votre visite. Il y a quelque temps, pendant une période de tension diplomatique, votre agitation politique s'était interrompue.

ERGATESSE. — Par patriotisme.

LE GOUVERNEUR. — Je n'en veux pas douter, mais est-ce par patriotisme qu'elle renaît? Souscrire à l'ensemble de vos demandes équivaut à hâter la ruine de l'économie de la région dont j'ai la charge. Votre patriotisme est bizarre...

ERGATESSE. — Dispensez-moi de vous répondre.

LE GOUVERNEUR. — Vous êtes agrégé d'histoire, monsieur, vous l'avez enseignée. L'auriez-vous oubliée du jour où vous avez quitté l'Université pour vous mêler des questions sociales? N'avez-vous pas appris que les modifications intempestives de l'ordre établi procurent, parfois, des profits immédiats, mais de courte durée? Je vous conseille la modération.

ERGATESSE, *très digne et très simple.* — C'est-à-dire la prolongation de la misère des masses!

LE GOUVERNEUR. — A quoi bon ces mots?... Je sais ce qu'est la condition prolétarienne.

ERGATESSE. — Qu'a-t-on fait d'important pour l'améliorer?

LE GOUVERNEUR. — Vous oubliez tous les avantages des récentes lois sociales et la sécurité qu'elles assurent.

ERGATESSE. — Ce n'était que justice. La justice est le pain du peuple, il en est toujours affamé.

LE GOUVERNEUR. — La grève générale, que vous vous efforcez de déclencher, soulagera-t-elle sa faim? Au-delà de nos frontières, n'y a-t-il pas des concurrents qui se réjouissent de l'affaiblissement de notre production et de l'augmentation de nos prix de revient?

ERGATESSE. — La notion du prix de revient est aujourd'hui périmée.

LE GOUVERNEUR. — Toutes les considérations économiques vous paraissent négligeables, je le sais; néanmoins, je vous demande avec insistance d'y penser et de surseoir pour quelques jours à des manifestations, inopportunes en ce moment.

ERGATESSE. — Un premier ajournement accordé, vous m'en demanderez un second... et ainsi de suite. Vous voulez éviter la grève, souscrivez à mes demandes. Je n'ai aucun intérêt personnel à les formuler. Parmi ceux qui en bénéficieront, nul ne me saura gré des améliorations que j'aurai obtenues. Ai-je besoin de vous dire à quelle exécration me voueront ceux à qui je les aurai arrachées.

LE GOUVERNEUR. — Aucune transaction, aucun délai ne vous paraissent possibles?

ERGATESSE. — Aucuns, je vous l'ai déjà dit; il est superflu que vous insistiez.

LE GOUVERNEUR. — En somme, vous êtes un professeur d'histoire décidé à provoquer des histoires.

ERGATESSE. — J'apprécie peu votre ironie.

LE GOUVERNEUR. — Je vous en prie, ne me forcez pas à agir.

ERGATESSE. — Vous me menacez!

Il esquisse une sortie.

LE GOUVERNEUR. — Grands Dieux, non! *(Félix ouvre la porte.)* Qu'y a-t-il?

FÉLIX. — Un message pour vous, monsieur le Gouverneur. *(A voix basse:)* Il est spécial.

LE GOUVERNEUR. — Oh!... Chiffré!... A mon chiffre!... Donnez! *(A Ergatesse:)* Excusez cette interruption, même si elle se prolonge un peu.

ERGATESSE. — Ah!... Vraiment, je n'ai pas de chance... Maintenant, c'est votre secrétaire qui interrompt mon audience; tout à l'heure,

votre valet de chambre y mettra fin. *(Il revient tandis que le Gouverneur prend un code dans un tiroir.)* Vous rendez-vous compte que pour moi aussi il y a une question de délai... *(Le Gouverneur ne répondant pas, Ergatesse esquisse une fausse sortie.)* Dans ces conditions, je me retire... N'oubliez pas que je ne parle point en mon nom, mais au nom de la classe ouvrière... *(Le Gouverneur a un geste d'agacement.)* Par loyauté, je vous avertis, pour commencer, qu'une manifestation aura lieu ce soir aux abords de la gare et une autre devant l'Opéra. Votre police ne vous avait pas prévenu, elle sera débordée; et demain, ce sera la grève, la grève générale, vous l'aurez voulu, messieurs.

LE GOUVERNEUR. — Vous vous échauffez bien vite. Je vous propose de reprendre notre entretien dès que j'aurai fini de déchiffrer ce court message et de donner des instructions à mon chef de cabinet. Etes-vous satisfait? Les heures sont plus graves que vous ne le supposez. Croyez-le et faites-moi confiance.

ERGATESSE. — Je ne suis pas entièrement maître de mon temps. Des camarades m'attendent.

LE GOUVERNEUR. — En seriez-vous à quelques instants près? Tâchez de me comprendre. Les délégations étrangères dont la visite s'achève sont-elles vraiment animées d'intentions pacifiques?

FÉLIX. — Ne peuvent-elles être la réplique moderne du cheval de Troie?

ERGATESSE. — Le cheval de Troie! *(Haussant les épaules:)* Légende d'autrefois.

LE GOUVERNEUR. — Vérité de toujours.

ERGATESSE. — Nous ne sommes pas assiégés, que je sache.

LE GOUVERNEUR. — Quand l'ennemi est déjà dans la ville, il y a encore des inconscients qui ne croient pas à sa présence.

Le Gouverneur poursuit le déchiffrement du message.

ERGATESSE. — Je me flatte d'être au nombre des inconscients... Malgré la gravité du ton que vous avez pris, je n'attache aucune importance au message que vous avez reçu... Il concerne la grève générale, n'est-ce pas?... *(Le Gouverneur hausse les épaules.)* L'ordre de l'interdire vous est confirmé.

LE GOUVERNEUR. — Votre grève se brisera seule sans doute, et sans que j'intervienne en tout cas. Adieu, monsieur.

ERGATESSE. — Comme vous voudrez, monsieur le Gouverneur.

Il sort. Le Gouverneur déchiffre et, au bout d'un instant...

LE GOUVERNEUR. — Demandez le Général. *(Le téléphone sonne.)* Répondez!

FÉLIX, *prenant l'appareil.* — « M. le Gouverneur vous appelait à l'instant. Je vous le passe, mon Général. »

Félix s'éloigne.

LE GOUVERNEUR, *à Félix.* — Restez, et prenez des notes si je vous fais signe. *(Au téléphone:)* « Allô... Oui, j'ai sous les yeux un message identique... J'achève à l'instant de le déchiffrer. Ce que je pense de la situation? Vous le savez depuis longtemps... Quoi? L'Opéra! Je me moque de l'Opéra!... Vous venez me voir; seulement dans une demi-heure! Pourquoi pas immédiatement?... Hein! Quoi?... Vous l'attendez, il vient en avion... Ah! bien... Dispositif *Gamma*... Votre chef d'état-major fait le nécessaire... Entendu; d'ailleurs, ces mesures de sécurité concernent surtout votre deuxième bureau. Qu'elles soient discrètes... De mon côté, je ne ferai rien d'autre que ce qui est convenu... A bientôt.

Il raccroche, met sous clé son code, plie le message et le texte en clair et, tout en se levant, les glisse dans sa poche.

FÉLIX. — Avez-vous encore besoin de moi?

LE GOUVERNEUR. — J'espère que non... Je vous ai bousculé tout à l'heure. Je le regrette.

FÉLIX. — J'ai eu tort de me montrer inquiet devant mademoiselle votre fille... Cette confusion qui régnait au bout du fil!... Les appréhensions que vous pouviez avoir, que je peux partager, ne doivent être devinées par personne, et surtout par M^lle^ Eva, qui ne saurait s'empêcher d'en faire part à madame votre mère. Je reste à votre disposition dans mon bureau.

LE GOUVERNEUR. — A quoi bon?... Il est possible que je ne puisse assister au début de la représentation de l'Opéra. Voulez-vous, le cas échéant, me rendre le service d'y accompagner Eva et de m'y représenter?

FÉLIX. — Mais, monsieur le Gouverneur!...

LE GOUVERNEUR. — Je pensais que ma proposition vous séduirait davantage.

FÉLIX. — Puisque vous ne quittez pas votre bureau, pourquoi abandonnerai-je le mien? J'ignore à quoi correspond le dispositif *Gamma* et ne veux pas le savoir. Je m'interdis même toute supposition à ce sujet.

LE GOUVERNEUR. — Le dispositif *Gamma* ne concerne que l'armée et la sécurité du territoire, vous me l'avez entendu dire...

FÉLIX. — D'une voix qui avait perdu un peu son calme habituel.

LE GOUVERNEUR. — Et alors, vous en concluez?...

FÉLIX. — Que je dois rester ici.

LE GOUVERNEUR. — Je croyais que profiter d'une soirée de liberté vous paraîtrait plus tentant qu'une prolongation, inutile peut-être, de votre service auprès de moi.

FÉLIX. — Tant mieux si elle est inutile.

LE GOUVERNEUR. — Eva serait surprise de votre attitude si elle la connaissait.

FÉLIX. — Elle ne le serait pas, elle sait qu'entre un plaisir et les obligations de ma charge...

LE GOUVERNEUR. — Vous préférez faire un peu plus que votre devoir?...

FÉLIX. — Il n'entre dans ma décision aucun calcul.

LE GOUVERNEUR. — Que voulez-vous dire?

FÉLIX. — J'aime...

LE GOUVERNEUR. — Je sais, je sais.

FÉLIX. — Ma conduite actuelle n'a pas pour but de forcer votre estime, elle eût été la même partout ailleurs.

LE GOUVERNEUR. — Quelles que soient les circonstances?

FÉLIX. — En douteriez-vous?

LE GOUVERNEUR. — Non... Vous n'avez rien d'autre à me confier?

FÉLIX. — Qu'ajouterai-je? En ce moment, vous ne supporteriez pas que j'affirme devant vous la sincérité de mon amour.

LE GOUVERNEUR. — Etes-vous sûr qu'à présent je le condamne? *(A voix presque basse:)* L'heure est très sombre. A qui confierai-je ma fille si je me sentais menacé de disparaître? Ma mère est trop âgée. Demain, ce soir, ceux qui ont intérêt à provoquer le désordre peuvent décider de frapper à la tête.

FÉLIX. — Vous croyez M. Ergatesse capable de pareilles violences?

LE GOUVERNEUR. — Oh! pas lui! Ni peut-être ceux qui le suivent. Lui, c'est un instrument manœuvré par des chefs coupables. Une grève générale qui éclate, bel atout pour l'ennemi.

FÉLIX. — Pour l'ennemi! Vous avez dit pour l'ennemi, monsieur le Gouverneur!

LE GOUVERNEUR. — Oui, le dispositif *Gamma* assure la couverture de la frontière avec des unités d'active, il ne prévoit rien pour la population, car il est inutile d'aggraver les chose par la panique civile. *(Il tire de sa poche le message.)* Le Gouvernement a reçu un ultimatum dont les conditions sont exorbitantes. Sans les accepter intégralement, et pour éviter la catastrophe, il y a répondu par des concessions; seront-elles prises en considération? *(Il met de nouveau le message dans sa poche.)* Vous êtes maintenant au courant... de tout ce que je sais, de tout ce que je puis vous confier... pour l'instant. Peut-être n'est-ce qu'un mauvais moment à passer.

FÉLIX. — A quelle heure expire l'ultimatum?

LE GOUVERNEUR. — A 21 heures, d'après le message.

FÉLIX. — Que dois-je faire?

LE GOUVERNEUR. — Rien pour le moment, jusqu'à l'arrivée du général... et du ministre de la Guerre.

FÉLIX. — Le ministre de la Guerre! C'est lui qui vient en avion... Oh! Monsieur le Gouverneur, madame votre mère, votre fille...

LE GOUVERNEUR. — Soyez calme, quoi qu'il arrive. Soyez sur vos gardes, méfiez-vous de tout le monde, des domestiques... Comme j'ai encore une question à régler, voulez-vous prévenir ma mère et ma fille de commencer à dîner sans moi... *(Il s'asseoit à son bureau et commence à rédiger une lettre.)* Pour justifier mon retard, inventez une explication qui ne les alarme pas. Je veux espérer quand même. Allez et revenez vite, mon petit... Ah!...

Au moment où Félix allait mettre la main sur la poignée de la porte, la poignée bascule et la porte s'ouvre.

SPIEUR, *en veste et gants blancs.* — Monsieur le Gouverneur est servi.

LE GOUVERNEUR. — Un moment. J'ai une lettre personnelle à achever. Ne vous retirez pas. Entrez. Je vous donnerai cette lettre; et après le dîner, en sortant, vous aurez l'obligeance de la porter à domicile. Cette commission ne vous imposera pas un très long détour. *(A Félix:)* Comme je retiens ici mon valet de chambre, rendez-moi le service d'en prévenir ma mère. *(A Spieur:)* La femme de chambre vous remplacera pour ce soir, ainsi que vous me l'aviez demandé. *(A Félix:)* Je suis confus de vous mêler à ces détails domestiques.

Il met sa lettre sous enveloppe.

FÉLIX. — Je suis flatté de m'en occuper.

Ils échangent un regard. Félix sort, mais au moment de fermer la porte, il se ravise, la laisse ouverte. Le Gouverneur sourit.

LE GOUVERNEUR, *écrivant l'adresse.* — Je crois, je redoute d'être bientôt forcé de me séparer de vous. Ma situation va changer.

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur quitterait la ville?

LE GOUVERNEUR. — Oui, et définitivement sans doute.

Il pose sa lettre sur le bord de sa table.

SPIEUR. — Ne pourrai-je suivre Monsieur le Gouverneur dans sa nouvelle résidence?

LE GOUVERNEUR, *feignant de ne pas s'apercevoir que Spieur essaie de lire l'en-tête des dossiers et l'adresse de la lettre posée sur le bureau.* — Elle n'a rien d'agréable et, quel que soit le dévouement que vous m'avez toujours témoigné, je ne saurais vous imposer une pareille fin de carrière. La résidence qui me sera sans doute assignée correspond... à... à un enterrement de première classe. Le moment est venu où je dois subir mon sort.

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur sait que je lui suis très attaché.

LE GOUVERNEUR. — Je m'en suis aperçu, beaucoup plus que vous ne le supposez, et je le préciserai dans le certificat que je vous remettrai.

SPIEUR. — Je dois donc m'attendre à recevoir mon congé.

LE GOUVERNEUR. — Que voulez-vous que j'atteste dans votre certificat? *(Il prend une feuille de papier et il écrit:)* « Je soussigné, Gouverneur général... » *(A Félix, qui entre:)* Ah! vous êtes de retour, déjà. Fermez la porte, je vous prie.

FÉLIX. — Madame votre mère s'est mise gaiement à table avec Mademoiselle, et...

LE GOUVERNEUR. — Vous me parlerez d'elles tout à l'heure. J'établissais un certificat, je

l'achève. *(Il écrit:)* « Je soussigné, Gouverneur général, certifie avoir employé comme valet de chambre... » *(Il pose sa plume et se lève.)* ...le colonel Spieur, principal agent secret de nos chers voisins, qui se proposent de nous attaquer, au cours de cette nuit sans doute... *(Ironiquement:)* Ne restez pas au garde-à-vous, colonel. Il y a plus d'un an que vous êtes identifié. Aujourd'hui, pour la première fois, vous avez commis l'imprudence de m'épier trop ouvertement : vous vouliez savoir à tout prix si l'ultimatum avait été signifié à mon gouvernement. Il l'a été effectivement à 18 heures. Il expire à 21 heures. Vous vouliez savoir aussi quelles seraient mes réactions. Vous les constatez. Vous voilà renseigné.

SPIEUR. — J'apprécie maintenant l'ironie et la désinvolture avec lesquelles vous parliez de votre dernière résidence. Elle sera, en effet, macabre si votre gouvernement ne s'incline pas devant les exigences du mien. *(Il s'asseoit.)* Ma mission est terminée; vous pouvez me faire fusiller sur l'heure, c'est votre droit.

Il enlève ses gants.

LE GOUVERNEUR. — Vous en seriez trop satisfait. Vous avez joué votre jeu, colonel. Laissez-moi mener le mien à ma guise. Il me serait impossible de cacher votre exécution sommaire. Elle aurait pour premier effet d'avertir tous vos complices. Vous incarcérer? Ce serait encore donner l'éveil. Vous resterez donc à mon service ostensiblement, vous ne quitterez le palais qu'avec moi, si j'en sors. N'essayez pas de forcer une porte, et quand vous prendrez votre repas, ayez bon appétit, sinon la nouvelle femme de chambre ne manquerait pas de le remarquer. Elle fait partie du contre-espionnage.

SPIEUR. — Vous avez tout prévu!

LE GOUVERNEUR. — En vous démasquant ce soir, je vous neutralise pour quelques heures. Cela me suffit, car ce délai passé, ce sera la guerre ou la paix. Si c'est la guerre, une même bombe nous aura rendus muets à tout jamais l'un et l'autre.

SPIEUR, *cauteleux.* — Une entente entre nos gouvernements est encore possible.

Il se lève.

FÉLIX, *qui, depuis la révélation, trépigne.* — Vous ne le pensez pas et vous voudriez nous le faire croire. Depuis mon retour dans ce bureau, je ne vous quitte pas des yeux. Dès que vous avez su que vous étiez identifié, vous avez supputé vos possibilités d'évasion.

SPIEUR. — Cessez vos enfantillages, ils sont hors de saison. Je suis un soldat, et non un traître de mélodrame.

FÉLIX. — Vous êtes pire.

SPIEUR, *très simple.* — Je suis un espion, et je m'en flatte. Il faut plus de courage et d'abnégation que vous ne le pensez pour jouer un tel rôle. Je sers mon pays et je le sers sans gloire. Si j'ai eu un mouvement de colère, c'est parce que la perspicacité du gouverneur, pas la vôtre, m'a refusé une mort ou une arrestation qui aurait invité tous mes subordonnés à se tenir sur leurs gardes. Vous êtes un adversaire redoutable, monsieur le Gouverneur... Maintenant, puis-je vous conseiller de ne pas écarter tout espoir de conciliation... Les conditions de l'ultimatum sont dures, mais ne demande-t-on pas toujours un peu plus que ce que l'on souhaite obtenir? Un ultimatum n'entraîne pas nécessairement l'ouverture des hostilités.

LE GOUVERNEUR. — Dans ma jeunesse, j'ai entendu quelque chose d'analogue : la mobilisation n'est pas la guerre... Pour le présent, jusqu'à 21 heures, je le répète, je vous traiterai comme si vous étiez toujours mon valet de chambre. Passée cette heure, si nous sommes encore en vie l'un et l'autre...

SPIEUR. — Vous me ferez arrêter?

LE GOUVERNEUR. — Arrêté! Vous l'êtes déjà. Votre prison sera mon appartement privé. J'exige que vous vous y comportiez comme à l'ordinaire, j'exige que nul ne se doute ici qu'un peu plus ou qu'un peu moins de deux heures nous restent à vivre avant le début d'une conflagration.

SPIEUR. — Elle n'est pas inéluctable!

LE GOUVERNEUR. — Je le souhaite... plus que vous. Si le conflit est évité, je vous ferai reconduire sain et sauf à la frontière, et vous aurez, je pense, la loyauté d'informer votre gouvernement des intentions pacifiques qui nous ont toujours animés à son égard et à celui des autres nations. Vous acceptez?

SPIEUR. — J'accepte... sans réticence, vous avez ma parole d'officier!

LE GOUVERNEUR, *ironique.* — Oh! Je ne vous en demande pas autant. Vous pouvez vous retirer. Dans cinq minutes, j'irai dîner.

SPIEUR. — Votre valet de chambre vous servira comme à l'accoutumée, monsieur le Gouverneur.

Il reprend son obséquiosité de valet et sort.

FÉLIX. — Vous vous fiez à lui? Vous lui faites grâce!

LE GOUVERNEUR. — Je l'utilise. Sans s'en douter, il me renseigne. Sa dernière manœuvre est nette : il veut nous inciter à croire que l'envoi de l'ultimatum n'est qu'une manœuvre d'intimidation. C'est donc exactement à l'inverse qu'il faut nous attendre.

FÉLIX. — Que faire?

LE GOUVERNEUR. — Pas grand-chose. Mes consignes prescrivent de surseoir à toute mesure jusqu'à l'arrivée d'un prochain message.

FÉLIX. — Vous laisserez la population dans l'ignorance de la menace qui pèse sur elle?

LE GOUVERNEUR. — Le gouvernement veut éviter les manifestations et les mouvements de foule qui pourraient vite dégénérer en guerre civile.

FÉLIX. — Les bagarres qui ont ensanglanté

la capitale, lors de la précédente menace de guerre, recommenceraient?

LE GOUVERNEUR. — Les saboteurs sont à pied d'œuvre et n'attendent qu'un signal. Nous devons agir avec une extrême prudence. L'armée a reçu des directives analogues. Les rares déplacements de troupes qui s'effectuent en ce moment, sont exécutés sous le prétexte d'un exercice inopiné de cadres et de motorisation. Composez-vous un visage souriant, mon petit. Songez à cette parole d'un tribun français : « Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. »

FÉLIX. — Oui, votre angoisse doit être cachée à tout le monde.

LE GOUVERNEUR. — ... Je vais m'asseoir à table, en face de ma mère, à côté de ma fille, et je serai servi comme tous les autres jours!... Le ministre et le général n'arriveront que dans un quart d'heure. Occupez cette pièce ou la vôtre, mais laissez la porte de communication ouverte. Eteignez les lustres, mon bureau doit être éclairé comme lorsque j'y suis seul. Assurez-vous par téléphone que rien n'a transpiré : presse, police, radio... Démentez catégoriquement au besoin... Prenez cette clé *(Il la détache de son trousseau.)* c'est le double de celle qui ouvre le tiroir blindé de mon bureau. Mon tiroir contient les codes et les documents secrets... *(Il lui tend la clé.)* Gardez-la sur vous... Puissiez-vous me la rendre bien vite.

Félix prend la clé et la fait sauter dans sa main avant de la mettre dans sa poche.

FÉLIX. — Elle ne pèse pas très lourd, la gardienne des secrets d'Etat!

LE GOUVERNEUR. — Allons, c'est bien! Vous avez retrouvé votre sang-froid puisque vous parvenez à sourire.

FÉLIX. — Je m'efforce d'oublier que nous n'avons peut-être guère plus de deux heures à vivre.

LE GOUVERNEUR. — Oui... Cent vingt minutes! Espérons quand même. *(Le Gouverneur se dirige vers la porte.)* Pendant ma courte absence, envoyez un planton porter la lettre qui est sur mon bureau. Prenez-la. Elle est pour l'évêque.

FÉLIX. — Pour l'évêque!... Oh!... Monsieur le Gouverneur, je vous en supplie, faites partir madame votre mère et...

LE GOUVERNEUR. — Sous quel prétexte? Parce que je suis averti de la menace qui pèse sur la ville et que toute la ville ignore? Ai-je le droit de sauver ma mère alors que tant de fils ne pourront pas sauver la leur.

FÉLIX. — Sauvez Mademoiselle, je vous en conjure.

LE GOUVERNEUR. — Eva est ma fille avant de devenir votre fiancée.

FÉLIX, *dur.* — Alors, soyez son père!... Je saurai vous y contraindre.

LE GOUVERNEUR. — Non... je vous en défie... Avant tout, j'ai le devoir — et je m'offre le luxe sûrement inutile — d'être un exemple, jusqu'au bout, et quoiqu'il m'en coûte. Si nos minutes sont comptées, tâchons de les vivre en hommes, en chefs. *(Félix se dirigeant vers son bureau:)* Prenez donc cette lettre.

Il prend la lettre, ouvre la porte du salon, sort, puis revient et se dirige vers son bureau.

LE GOUVERNEUR. — Où allez-vous?

FÉLIX. — Téléphoner à la police, la presse, la radio, j'obéis.

LE GOUVERNEUR. — C'est ainsi que je l'entends. Soumettez-vous à mes exigences!... *(Félix sort.)* malgré l'effort qu'elles m'imposent. *(Il regarde la porte du bureau de Félix.)* Et dire que lui et tant d'autres auraient pu vivre heureux! *(Il va devant la carte.)* Ville... usines... villages... cultures... espoir des récoltes!... Dans deux heures peut-être il ne restera plus rien! *(Il éteint la lampe et revient s'appuyer à la table de son bureau.)* Etre responsable d'une ville, d'une province et être seul... seul! *(Une seconde d'accablement après laquelle il murmure, comme s'il extériorisait une réflexion intérieure.)* Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. *(Alors, il se redresse, fait face à la pendule, puis il se retourne et répète:)* Vivre comme si l'on ne devait jamais mourir.

Très maître de lui, il se dirige vers son appartement pendant que descend le

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Lampes allumées. Chaque fois que s'ouvrira la porte de l'appartement privé, on entendra vaguement le bruit d'une T.S.F. Au lever du rideau, Félix est seul; il achève une conversation téléphonique.

Félix, *durement.* — « Essayez si vous le jugez bon... Tout ce que je peux vous promettre est de faire part de votre communication... Je ne doute pas de l'importance de ce que vous avez à dire à M. le Gouverneur, mais ne puis-je en avoir connaissance... *(Le Gouverneur entre.)* Eh bien, monsieur, venez au palais, et tant pis pour vous si vous n'êtes pas reçu... »

Il raccroche.

Le Gouverneur. — Qui vous téléphonait?

Félix. — M. Ergatesse.

Le Gouverneur. — Que voulait-il?

Félix. — Vous voir de nouveau ce soir.

Le Gouverneur. — Pour me menacer encore de sa grève?

Félix. — Il m'a assuré que non.

Le Gouverneur. — Ah!

Félix. — J'ai essayé de le décourager; il s'est obstiné; il viendra quand même.

Le Gouverneur. — Je le recevrai. Cela vous étonne, Ergatesse possède une âme généreuse et droite. Ayez l'obligeance d'ouvrir la porte du salon d'attente : le ministre ne tardera guère à arriver.

Félix ouvre la porte.

Félix. — Voici le Général, monsieur le Gouverneur... et il est seul.

Le Général, *il est en civil.* — Le ministre me suit. Il est retenu par un importun. Il m'a fait comprendre qu'il allait me rejoindre.

Le Gouverneur, *à Félix.* — Rendez-moi le service de l'accueillir sur le perron. *(Félix sort.)* Que vous a dit le ministre?

Le Général. — Rien, pas desserré les dents, il n'a retrouvé la parole qu'à la vue de la personne qui le retient en ce moment. Une vieille relation sans doute.

Le Gouverneur. — Vous n'avez remarqué aucune agitation; du côté de la gare, en particulier?

Le Général. — Aucune. Tout est calme.

Le Gouverneur. — Bon. Cela ne me surprend pas. L'ordre de stopper tous les convois à destination de la ville n'a pris effet que depuis dix minutes. La circulation routière?

Le Général. — Réglementée. On refoule les véhicules qui venaient ici, on accélère la marche de ceux qu s'éloignent. C'est tout.

Le Gouverneur. — Votre famille?

Le Général. — A la campagne depuis un mois, chez mes beaux-parents... Et vous, votre mère, votre fille?

Le Gouverneur. — Elles sont ici; elles ne se doutent de rien. A quoi bon les troubler à l'avance.

Le Général. — Trouvez un prétexte pour les mettre à l'abri. Votre résidence d'été; qui vous le reprocherait?

Le Gouverneur, *très simple.* — Moi...

Il va vers la porte du salon.

Le Ministre, *entrant suivi de Félix et serrant la main du Gouverneur.* — J'ai été retenu à votre porte par un ancien électeur. *(Avec mépris:)* Danard. Comme il s'étonnait de me voir ici, je l'ai rassuré en lui affirmant que j'achevais une banale tournée d'inspection et que je repartais aussitôt. J'ai à vous remettre les quelques mots que vous adresse personnellement le Chef de l'Etat. Vous avez été son condisciple, n'est-ce pas?

Il lui tend l'enveloppe.

Le Gouverneur, *la prenant.* — Oui, monsieur le Ministre, pendant toute la durée de nos études.

Le Ministre. — Lisez. *(Pendant que le Gouverneur décachète et lit:)* Le Chef de l'Etat vous a écrit à l'issue du grand conseil qui s'est tenu juste avant son départ et en présence des ambassadeurs des pays qui nous sont alliés. Des décisions y ont été prises, je viens vous les communiquer. Elles vous concernent aussi, général. *(A Félix qui se retirait:)* Vous pouvez rester, monsieur. *(Au Gouverneur:)* Vous n'y voyez pas d'inconvénients?

Le Gouverneur. — Aucun.

Il pose la lettre sur son sous-main.

Le Ministre. — La jeunesse doit prendre aussi sa part de responsabilité. *(Après quelques mots dits à voix basse par le Gouverneur, Félix se dirige vers la porte de l'appartement privé, l'ouvre, la referme et s'y adosse. Les autres s'assoient.)* Peu de changement sont apportés, général, aux dispositions prévues par le plan *Gamma*. Toutefois vos éléments

avancés ne devront ouvrir le feu que lorsque l'adversaire aura franchi en masse les dix premiers kilomètres. Vos forces aériennes attendront cette irruption pour pénétrer au-dessus du territoire ennemi.

LE GÉNÉRAL. — Autant dire, monsieur le Ministre, que je suis appelé à subir et à perdre la première bataille.

LE MINISTRE. — N'en faites pas une question d'amour-propre. Vous disposerez largement de tous les moyens nécessaires pour gagner très vite la seconde qui sera sans doute la dernière. Quant à vous, mon cher gouverneur, la confiance que le Chef de l'Etat vous témoigne facilitera, je l'espère, la mission qu'il me reste à remplir. Au Conseil interallié, tenu voici deux mois, et auquel vous assistiez, vous avez pu vous rendre compte combien une guerre préventive rencontrerait d'opposition.

LE GÉNÉRAL. — Devancer l'adversaire est pourtant le seul moyen stratégique efficace. Tue pour ne pas être tué; détruis pour ne pas être détruit.

LE MINISTRE. — Nos alliés éventuels et notre gouvernement se refusent à prendre une pareille initiative. Les pays neutres, dont nous avons sondé les intentions, nous témoigneront leur bienveillance à condition qu'*indiscutablement* nous ne soyons pas les agresseurs.

LE GOUVERNEUR. — Autant dire qu'ils sont décidés à rester neutres. De tout temps, les belligérants ont rejeté sur l'adversaire la responsabilité d'un conflit.

LE MINISTRE. — Au prix d'un sacrifice énorme, cette responsabilité entière pourra être imputée à nos ennemis.

LE GÉNÉRAL. — J'ai compris, monsieur le ministre. Le gouvernement ordonne à l'armée de ne pas se battre dès le début.

LE MINISTRE. — Oui, pas un seul coup de feu pendant le premier quart d'heure.

LE GÉNÉRAL. — Insensé. Inadmissible. Avant l'heure H les escadres ennemies auront pris l'air. A l'heure H, elles jetteront leurs premières bombes sur les postes frontières, et peut-être même devanceront-elles cette heure.

LE GOUVERNEUR. — Moins de dix minutes après, elles attaqueront notre ville qui sera rasée sans avoir été défendue!

LE MINISTRE. — L'ennemi pourra-t-il alors nier qu'il a été l'agresseur? *(Silence.)* Quand un commandant en chef prépare une offensive, il calcule d'avance ce qu'elle coûtera de blessés et de morts. Le calcul a été fait. Ce n'est pas à la légère que le Chef de l'Etat et les chefs alliés se sont résignés à ce quart d'heure de passivité...

FÉLIX, *entre ses dents.* — Passive aussi, la jeunesse...

Tous le regardent diversement.

LE MINISTRE, *très calme.* — ... plus l'attaque sera inopinée, violente et inhumaine, plus seront justifiées nos dures représailles... Un assassin est-il jugé et exécuté avant qu'il ait commis son crime?

LE GOUVERNEUR. — Le châtiment ne ressuscite pas la victime.

LE MINISTRE. — La crainte d'une peine capitale arrêtera peut-être l'agresseur. Depuis longtemps il hésite, hésitera-t-il encore? C'est possible.

LE GÉNÉRAL. — Une chance sur cent.

FÉLIX, *très sérieux.* — Une sur mille serait plus exacte, mon général.

LE MINISTRE, *à Félix.* — Auriez-vous peur?

LE GOUVERNEUR. — Monsieur le Ministre, vous interprétez mal la pensée de mon chef de cabinet. Il est convaincu, comme moi d'ailleurs, que les dés sont déjà jetés. Il accepte son sort, mais ce n'est pas sans détresse qu'il imagine un charnier de deux cent mille cadavres.

LE MINISTRE. — Le Chef de l'Etat vous a écrit. Il vous octroie tous les pouvoirs; vous êtes donc libre de faire évacuer partiellement et discrètement la ville.

LE GOUVERNEUR. — Deux cent mille personnes en moins de deux heures! C'est impossible.

LE MINISTRE, *insinuant.* — Vos amis, leurs familles.

Silence.

LE GOUVERNEUR. — Tout le monde ou personne... tous égaux.

LE MINISTRE. — Alors, il ne vous reste plus qu'à consentir en silence à un sacrifice total ou à vous servir anonymement de la radio pour alerter la population, et advienne que pourra.

Silence.

LE GOUVERNEUR. — ... Je m'interdis de donner l'alarme... par humanité.

LE MINISTRE. — Par humanité?

LE GOUVERNEUR. — ... Les abris peuvent recevoir seulement quarante mille personnes; par la voie ferrée et la route une vingtaine de mille peuvent être évacuées. On va s'étouffer dans les abris, se piétiner dans la gare, s'écraser sur les routes! Pendant une heure s'accumuleront toutes les horreurs de la panique.

LE MINISTRE, *gêné.* — Le conflit peut ne pas avoir lieu. Nous avons souscrit à toutes les conditions de l'ennemi ou presque.

LE GOUVERNEUR, *brusque.* — Il ne se satisfera pas de ce que vous lui avez accordé, et s'il s'en contentait, c'est moi, moi seul qui ayant donné l'alerte, serais cause de angoisses, des blessures, des morts consécutives à la panique que j'aurais semée. Je n'avertirai personne, personne.

LE MINISTRE. — Et si la guerre éclate?

LE GOUVERNEUR. — Tant pis. Tout est préférable à l'angoisse d'attendre. Je garderai le silence et le cataclysme s'abattra sur nous avec une brusquerie telle qu'il ne laissera à quiconque le temps d'avoir peur...

Sonnerie.

LE MINISTRE. — Le téléphone! Réponds vite!

FÉLIX, *souriant.* — C'est l'appareil de mon bureau, monsieur le Ministre, si la communication était d'importance, elle serait venue par fil direct.

LE GOUVERNEUR. — Répondez quand même.

Félix se rend à son bureau. Sa voix est indistincte.

LE MINISTRE. — On n'entend pas ce qu'il dit!

LE GOUVERNEUR. — Sans doute parce qu'il juge que ses paroles ne valent pas la peine d'être écoutées. *(Silence. Félix revient.)* Qui était-ce?

FÉLIX. — Un rapport de police... banal.

LE MINISTRE, *se levant.* — Je crois que nous nous sommes tout dit, monsieur le Gouverneur. Le sacrifice auquel vous consentez ne sera pas inutile! Il doit assurer au reste de la nation la certitude de survivre. Vous aurez, général, les moyens de remporter la victoire. Vous disposerez d'une arme nouvelle.

LE GÉNÉRAL, *hochant la tête.* — Vous comptez sur l'efficacité d'engins dont l'expérimentation a été décevante.

LE MINISTRE. — Les expériences ont été sabotées par ordre et une publicité bruyante a été orchestrée sur cet échec. Les concessions par lesquelles nous avons répondu à l'ultimatum sont à la limite de celles qu'un pays peut accorder sans trop perdre la face. Si elles sont acceptées, nous serons puissamment aidés par nos alliés à en supporter les conséquences économiques; les traités sont déjà signés.

LE GÉNÉRAL. — L'ennemi déclenchera la guerre parce qu'il la veut.

LE MINISTRE. — Alors, il connaîtra l'ampleur de nos représailles. Il n'y croit pas, c'est là son erreur, il la paiera; et l'univers, enfin, pourra respirer sans angoisse. *(Se levant:)* Je vais partir, mon cher gouverneur, vous avez tous les pouvoirs, je le répète; comment en userez-vous, je vous le demande encore?

Silence.

LE GOUVERNEUR. — Dans la brousse, quand une bête féroce inquiète un village, les indigènes attachent un appât, une proie vivante, devant l'affût où, sournoisement, ils se cachent et, tandis que le fauve se repaît, ils l'abattent sans péril... Je préfère être la victime plutôt que le fauve ou le chasseur.

LE MINISTRE, *gêné.* — La politique et la stratégie ont leurs nécessités... Jadis on sacrifiait quelques éclaireurs pour faire tomber l'ennemi dans une embuscade.

FÉLIX. — L'appât maintenant est une ville.

LE GOUVERNEUR. — Toute une ville.

LE MINISTRE, *les regardant tous les trois et s'excusant presque.* — Autour d'un tapis vert on perd de vue ce que représente toute une ville, et quand on est sur place... Dans moins d'une heure j'aurai rendu compte de ma mission, et j'insisterai de toutes mes forces pour pousser notre gouvernement à des concessions plus importantes. Au revoir, messieurs. Dire au revoir, c'est encore espérer.

LE GOUVERNEUR. — Adieu, monsieur le Ministre... Il vaut mieux passer par chez moi.

FÉLIX, *il ouvre la porte de l'appartement, jette un coup d'œil à l'intérieur.* — Mademoiselle votre fille est dans le salon; la porte de l'antichambre est fermée.

LE GOUVERNEUR. — Merci. Je vous précède, monsieur le Ministre.

Ils sortent.

LE GÉNÉRAL, *à Félix.* — Vous êtes méfiant, le valet de chambre? *(Félix acquiesce d'un signe.)* Soyez sans crainte : lui et ses principaux agents sont surveillés de près, au palais, dans la ville et dans tout le pays.

FÉLIX. — Le plan *Gamma*!

LE GÉNÉRAL. — Oui. Dans une heure, tous ces gens-là seront bouclés, si nul ne les alerte. Donc, silence absolu... devant qui que ce soit... Vous avez compris... J'ai votre parole...

Le Général sort.

FÉLIX, *il se dirige pensivement vers son bureau; au moment d'y entrer, il se retourne.* — Eva!...

Il revient sur ses pas.

EVA, *entrant.* — Père a traversé le salon avec le général et un monsieur que je ne connais pas; qui était-ce?

FÉLIX. — Un... un ami du général qui voulait voir votre père.

EVA. — Pour lui dire?

FÉLIX. — Affaire de service.

EVA. — Pas plus?... La venue de ces deux personnes, votre bouleversement tout à l'heure à propos d'un coup de téléphone... tout cela me tracasse et gâte ma joie.

Elle vient à lui.

FÉLIX. — Votre joie!

EVA. — Je crois que nous serons bientôt fiancés. La nouvelle semble vous laisser indifférent.

FÉLIX. — Oh non!

EVA. — Votre attitude est incompréhensible! Que se passe-t-il, Félix?

FÉLIX. — Rien, je vous l'assure.

EVA. — Pourquoi avez-vous renoncé à la soirée de l'Opéra?

FÉLIX. — Il était question de mesures à prendre... en cas de grève. Je me suis affolé trop vite et maintenant, je ne puis revenir sur ma proposition inconsidérée... Puisque je n'assisterai pas à la représentation, que ne la manquez-vous à votre tour?... J'ai des archives à porter dans la soirée à la résidence d'été... Un peu plus loin, vous souvenez-vous, il y a cette petite auberge où nous avons goûté la semaine dernière... Ma voiture est en bas... vous la prenez... moi, j'ai à ma disposition toutes celles du service pour vous rejoindre... dans quelques minutes. Je mettrai dans l'une les archives... Il ne faut pas qu'on nous voie partir ensemble...

EVA. — C'est impossible... Je dois accompagner papa.

FÉLIX. — Il ne peut exiger votre présence auprès de lui... Il va revenir, avertissez-le...

EVA. — Pour qu'il me traite de linotte une fois de plus.

FÉLIX. — Laissez-le dire et partez.

EVA. — Il comprendra vite que c'est vous qui m'avez poussée à cette promenade.

FÉLIX. — Tant pis, mais partez... partez tout de suite!

LE GOUVERNEUR, *entrant.* — Que complotez-vous tous les deux?

FÉLIX. — Mademoiselle me prévenait qu'elle avait décidé de ne pas se rendre à l'Opéra.

EVA, *sous le regard de son père et devant la supplication muette de Félix.* — Un caprice.

LE GOUVERNEUR. — Ah!... Où passeras-tu la soirée?

FÉLIX, *les yeux dans les yeux du Gouverneur.* — J'ai mis ma voiture à la disposition de mademoiselle votre fille au cas où elle désirerait... se rendre ailleurs.

Il accentue les derniers mots.

LE GOUVERNEUR. — Mon retour déjoue donc un projet d'escapade. *(A Eva:)* Tu es libre de... déserter... l'Opéra.

EVA. — A t'entendre, on croirait que je m'apprêtais à commettre un crime.

FÉLIX. — Monsieur le Gouverneur, je suis le seul responsable.

LE GOUVERNEUR. — Je m'en doute... sans trop vous le reprocher. *(A Eva:)* Retourne pour l'instant dans ta chambre auprès de ta grand-mère.

EVA. — Je vais commencer à m'habiller.

LE GOUVERNEUR. — Pas encore... Il n'est pas certain que je t'emmène avec moi. *(A Félix:)* Que vous a dit le Chef de la Sûreté quand il vous a téléphoné?

FÉLIX. — Rien d'important sur ce qui vous préoccupe, sauf que les agitateurs des partis extrêmes, qu'ils soient de droite ou de gauche, poussaient leurs troupes à en venir aux mains en cas de grève.

LE GOUVERNEUR. — La grève avortera avant demain.

FÉLIX. — Souhaitons, au contraire, qu'elle se déclenche demain.

LE GOUVERNEUR, *à Eva.* — Tu constates que je suis en désaccord avec ton conseiller.

Il sourit.

EVA. — S'il ne s'agit que d'une grève...

Elle va sortir.

LE GOUVERNEUR. — Comme je m'attends, ce soir, à des manifestations peut-être très brutales, je te dispense de la corvée de l'Opéra. Ne t'attarde pas à bavarder avec ta grand-mère, elle aime se coucher de très bonne heure : imite-là. Endors-toi le plus vite possible... Tu peux dire au revoir à Félix, je tourne la tête si mon regard te gêne.

EVA. — Bonsoir, Félix.

FÉLIX, *avec effort.* — Bonsoir, Eva. *(Eva sort. Félix éclatant:)* Non, non, si vous avez des nerfs d'acier, les miens n'en peuvent plus. Eva allait être sauvée, malgré vous. Une fois engagée sur la route, elle n'aurait pas pu rebrousser chemin, et elle aurait alors appris pourquoi je ne la rejoindrais jamais. Je n'ai pas une âme héroïque, je ne cherche pas à être un exemple.

LE GOUVERNEUR, *très paternel.* — Mon petit, vous en êtes un sans le savoir, et c'est bien mieux. Redevenez maître de vous. Vous avez entendu le ministre : la catastrophe n'est pas inéluctable. Les concessions auxquelles nous avons consenti, et celles qui vont suivre seront peut-être acceptées, sans exigences nouvelles.

FÉLIX. — Vous vous ingéniez à me donner une lueur d'espérance.

LE GOUVERNEUR. — Je m'efforce de voir clair... et de me convaincre aussi. *(Il s'apprête à sonner.)* J'appelle mon valet de chambre. Il en sait plus que nous, plus que le ministre, plus que le gouvernement. Tantôt, en allant dîner, j'ai mis intentionnellement la radio du salon sur le poste officiel de nos prochains adversaires. La banalité du programme n'empêchait pas mon valet de chambre de tendre l'oreille.

FÉLIX. — Le programme, sa présentation contiendraient des indications pour tous les agents secrets?

LE GOUVERNEUR. — Evidemment. J'appelle le colonel?

FÉLIX. — Etes-vous certain qu'il ne vous a pas vu traverser l'antichambre lorsque vous avez raccompagné le ministre?

LE GOUVERNEUR. — Il prenait son repas avec tout le personnel, je m'en suis assuré. Vous restez? je sonne?... Le jeu va être serré.

FÉLIX. — Sonnez.

LE GOUVERNEUR, *Spieur ayant frappé à la porte.* — Entrez. *(Spieur entre.)* Je vous remercie, colonel, de continuer ponctuellement votre service.

SPIEUR. — Je vous avais donné ma parole.

LE GOUVERNEUR. — Les choses ayant l'air de s'arranger, je m'habillerai dans trois quarts d'heure pour aller à l'Opéra. Vous m'y accompagnerez en livrée de gala.

SPIEUR. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

LE GOUVERNEUR. — Comme prévu, je quitterai le palais à 20 h. 50.

SPIEUR. — Seulement! C'est bien tard.

LE GOUVERNEUR. — Vous prendrez place dans ma voiture. A 20 h. 55, vous gravirez devant moi l'escalier d'honneur.

SPIEUR. — Ce n'est pas conforme aux usages.

LE GOUVERNEUR, *s'asseyant.* — A 21 heures, je m'installerai dans la loge officielle, dont vous garderez la porte, à l'intérieur, et à 21 heures, l'ouverture... l'ouverture du grand spectacle.

SPIEUR, *d'une voix imperceptiblement joyeuse.* — Monsieur le Gouverneur, je ne vous quitterai pas.

LE GOUVERNEUR. — A 21 h. 10, l'ouverture sera terminée... la suite de la soirée est sans conséquence... et, ainsi que je vous l'ai dit, je pourvoierai à votre départ.

SPIEUR, *avec un sourire.* — Je vous suis reconnaissant d'y penser encore.

LE GOUVERNEUR. — Vous pouvez disposer.

SPIEUR. — Et la lettre que je devais porter, monsieur le Gouverneur?

FÉLIX — Elle est parvenue à destination.

SPIEUR, *avant de sortir.* — Monsieur le Gouverneur mettra-t-il toutes ses décorations?

LE GOUVERNEUR. — Toutes, sans oublier celles de votre pays.

SPIEUR. — Bien, monsieur.

Il sort.

LE GOUVERNEUR. — La machine infernale est en marche, rien ne l'arrêtera, il le sait.

FÉLIX. — Pourquoi ne pas utiliser l'abri du palais?

LE GOUVERNEUR. — Mon petit, ceux qui sont ensevelis dans un abri n'ont la vie sauve que s'il reste au-dehors des bras pour les sortir des décombres.

FÉLIX, *irrité peu à peu.* — Quelle horreur que cette extermination dans l'impuissance! Nous sommes donc du bétail, des agneaux entassés dans un parc d'abattoir.

LE GOUVERNEUR, *se levant.* — Vous oubliez que le berger subira le même sort que son troupeau.

Il arpente la pièce, le téléphone sonne.

FÉLIX, *prenant hâtivement l'appareil.* — « Allô... le général est parti... il ne tardera guère à arriver au camp d'aviation... Oui, monsieur le Gouverneur est là, je vous le passe... » Le chef d'Etat-Major.

LE GOUVERNEUR. — « Allô... je n'ai rien reçu... Bien... C'est tout?... Répétez... Bon, je prends note... C'est tout... Bonsoir, bonne chance. » *(Il raccroche.)* Le colonel est mieux informé. Au gouvernement, ils espèrent encore. Ils accélèrent seulement les préparatifs militaires, ils ne lancent pas l'ordre de mobilisation... Où allez-vous?

FÉLIX. — Dans mon bureau, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Vous croyez-vous maintenant assez fort pour être seul?

FÉLIX. — Eprouveriez-vous le besoin de ne plus vous sentir isolé?

LE GOUVERNEUR, *arpentant la pièce.* — Vous seriez heureux de me voir faiblir, de m'arracher l'autorisation de sauver Eva? N'y comptez pas.

FÉLIX. — Vous disposez à votre gré de son existence et de celle des autres, mais parmi toutes ces victimes, aucune donc n'a le pouvoir de choisir! Votre fille, d'autres personnes encore, ne peuvent-elles désirer de vivre, même au prix d'une fuite, d'une lâcheté! *(S'énervant:)* Et parmi ceux qui ne trembleraient pas, personne à cause de vous, ne peut décider de son sort? *(Le Gouverneur s'arrête.)* Puisque, en ce moment, tout seul, vous vous abreuvez d'héroïsme, que chacun en ait sa part. *(Le Gouverneur se croise les bras.)* Puisque nous sommes des condamnés, ne vous octroyez pas l'orgueilleux monopole de regarder la mort en face et sans pâlir. *(Le Gouverneur toise Félix sans dureté.)* Mes nerfs sont à bout de force, monsieur le Gouverneur, mes paroles ont dépassé ma pensée.

LE GOUVERNEUR, *méditatif, décroisant les bras.* — Ambition, orgueil!

FÉLIX. — Pardonnez-moi, je ne savais plus ce que je disais.

LE GOUVERNEUR. — Merci, au contraire, d'avoir parlé de la sorte. Vous m'avez forcé à un bref examen de conscience. L'assaut a été court, mais il a été rude! Le calme est revenu... Ma ville sacrifiée, notre ville... notre ville demain ne sera plus qu'un nom peut-être, mais un nom vénéré qui rappellera aux générations à venir la folie criminelle de certains hommes... Désirez-vous encore que nous parlions à ma fille?

FÉLIX. — Je l'aime jusqu'à lui conseiller, jusqu'à être complice d'une lâcheté.

LE GOUVERNEUR. — Suis-je assez maître de moi pour être certain de ne pas l'y pousser. Ah! Félix, nous nous torturons à plaisir, nous crânons parce que nous voulons à tout prix être des hommes, des héros, des exemples : ne restons plus tête à tête... *(Silence.)* Ergatesse est peut-être arrivé?

FÉLIX. — Voulez-vous que je m'informe?

LE GOUVERNEUR. — Allez! cela vous détendra un peu.

Félix sort et revient presque aussitôt.

FÉLIX. — Il est là, monsieur le Gouverneur. *(Ayant ouvert la porte:)* Entrez, monsieur.

Ergatesse entre.

LE GOUVERNEUR. — Qu'avez-vous à me dire?

ERGATESSE. — Il ne s'agit pas de la grève, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Je le sais. Alors : au fait.

ERGATESSE. — Lorsque je suis arrivé au siège de la Fédération, j'ai été surpris de trouver certains de mes camarades dans un état de surexcitation inaccoutumée. Mes appels au calme n'ont pas été écoutés. Malgré mes efforts, il a été décidé d'appuyer nos revendications par la violence.

LE GOUVERNEUR. — La violence vous effraie?

ERGATESSE. — Je suis un militant, je ne suis pas un émeutier. Je sens que je ne suis plus maître de mes troupes. Cette brusque montée de l'irritation de quelques camarades a une cause qui m'échappe. Alors j'ai pensé au message que vous avez reçu, à ce que vous m'avez dit, à la tension diplomatique des semaines écoulées.

LE GOUVERNEUR. — A vos amis, vous avez alors exprimé vos inquiétudes.

FÉLIX. — Et ils ont haussé les épaules.

ERGATESSE. — Oui, comment le savez-vous?

LE GOUVERNEUR. — La politique.... étrangère

a parfois intérêt à rendre plus aigus des conflits qui s'apaiseraient vite s'ils restaient strictement sur le plan syndical.

ERGATESSE. — En ce moment l'horizon politique me paraît sans nuages...

FÉLIX. — Un orage arrive vite.

LE GOUVERNEUR, *à Félix.* — Pourquoi voulez-vous inquiéter monsieur?

ERGATESSE, *poursuivant sa phrase.* — ...Et si la moindre des menaces pesait sur la paix, monsieur le Gouverneur, vous en auriez joué, ne serait-ce que pour m'empêcher de maintenir l'ordre de grève.

FÉLIX. — L'état de paix est un état plus ou moins précaire.

LE GOUVERNEUR. — Il n'est pas plus instable ce soir qu'il ne l'était ce matin.

ERGATESSE. — J'en suis convaincu et cependant j'éprouve comme un malaise. Ne croyez pas que je recule devant les responsabilités, monsieur le Gouverneur. A la Fédération, quelques camarades naturalisés de fraîche date se montrent résolument hostiles à tout conseil de patience. Ils semblent obéir aveuglément à une consigne et j'ai l'impression que quelqu'un, en sous main, les dirige. Ne vous méprenez pas. Ne pensez pas que je les accuse. Je suis ombrageux parfois. Mes convictions sociales ne m'empêchent point d'aimer profondément mon pays.

LE GOUVERNEUR. — Vous êtes très sympathique.

FÉLIX. — Monsieur se chargerait volontiers de la mission privée que vous avez refusé de confier à mademoiselle votre fille.

LE GOUVERNEUR, *à Félix.* — Je vous prie de vous taire.

ERGATESSE. — De grand cœur, je vous rendrai service.

LE GOUVERNEUR. — Mon chef de cabinet a certaines idées que je ne partage pas. Adieu, monsieur, retournez auprès de vos camarades, tâchez de les raisonner.

ERGATESSE. — C'est difficile, je ne leur apporte aucune promesse précise.

LE GOUVERNEUR. — Le militant reparaît.

ERGATESSE. — Je n'ai jamais cessé de l'être.

LE GOUVERNEUR. — Cela ne me déplaît pas, j'aime les gens qui ont du caractère. Il n'y a vraiment que ceux-là qui méritent de vivre.

FÉLIX. — Ceux-là seulement, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *entendant des coups frappés à la porte de l'appartement.* — Entrez! *(A Spieur qui entre:)* Que me voulez-vous?

SPIEUR. — M. Danard est là et il insiste pour vous voir. J'essayais de l'éconduire quand il a aperçu madame votre mère, il lui parle dans le salon.

Spieur reste sur le pas de la porte, l'oreille tendue vers la radio du salon. Félix la fermera ensuite.

LE GOUVERNEUR, *à Ergatesse.* — Je suis obligé de recevoir M. Danard, l'entretien sera bref.

SPIEUR. — Monsieur le Gouverneur n'oublie-t-il pas qu'il doit s'habiller?

LE GOUVERNEUR, *sec.* — Vous aussi devez changer de tenue. *(A Ergatesse:)* Pouvez-vous patienter? Ou revenir dans quelques instants?

ERGATESSE. — Je reviendrai. N'ayant pas trouvé de logement pour ma famille, je vis ici en garçon... La manifestation est prévue pour 21 heures... *(Il regarde la pendule.)* Dois-je prévenir la Fédération que vous m'accordez une nouvelle audience?... *(Assentiment muet du Gouverneur.)* Avec ma voiture, l'aller-retour me prendra vingt minutes.

LE GOUVERNEUR. — Mon chef de cabinet donnera l'ordre à l'huissier de service de vous introduire dès que vous arriverez.

ERGATESSE. — Je reviens le plus vite possible, monsieur le Gouverneur. J'irai embrasser les miens dans la nuit ou demain.

LE GOUVERNEUR, *à Ergatesse.* — A tout l'heure, monsieur. *(Ergatesse sort. A Félix:)* Prévenez l'huissier de service que je recevrai Ergatesse dès qu'il se présentera.

FÉLIX. — Vous tenez donc à ce qu'il revienne.

LE GOUVERNEUR. — Allez, je vous prie. *(Félix sort. A Spieur:)* Qu'avez-vous dit à M. Danard?

SPIEUR. — Quelques mots seulement.

LE GOUVERNEUR. — Lesquels?... Lesquels?...

SPIEUR. — Je n'ai rien appris à M. Danard.

LE GOUVERNEUR. — Je consens à vous croire... Vous n'êtes pas satisfait? Répondez: c'est au colonel que je m'adresse.

SPIEUR. — Le colonel n'a rien à ajouter.

LE GOUVERNEUR. — Alors, c'est à l'homme que je parle.

SPIEUR. — Alors, l'homme vous répond. Je n'ai aucune pitié pour les Danard. Mais quelques-uns de vos familiers pourraient être épargnés.

LE GOUVERNEUR. — Poursuivez.

SPIEUR. — Ai-je besoin de les désigner?... Votre fille... Qui s'en apercevrait?

LE GOUVERNEUR. — Vos complices.

SPIEUR. — Que voulez-vous que ça leur fasse?

LE GOUVERNEUR. — En vous gardant auprès de moi, je vous ai mis dans l'impossibilité de les renseigner; le départ d'un membre de ma famille serait interprété par vos subordonnés comme le signal que l'heure de passer à l'action immédiate a sonné.

SPIEUR. — Ils n'ont plus d'ordres à recevoir.

LE GOUVERNEUR. — Dans notre région peut-être, mais dans le reste du pays?

SPIEUR. — Au moment voulu, la désorganisation se réalisera, malgré votre silence.

LE GOUVERNEUR. — Mon silence la retardera d'une heure, c'est l'essentiel; c'est le temps nécessaire pour y parer dans d'autres villes.

SPIEUR. — Continuez à le penser.

Félix entre et ferme la porte du salon.

LE GOUVERNEUR. — Ça suffit, colonel. Vous

vez trop parlé. Allez chercher M. Danard et oubliez pas qu'on ne vous perd pas des yeux.

Spieur sort.

FÉLIX. — Dois-je vous laisser seul, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Restez, mais ne recommencez pas devant Danard ce que vous avez fait en présence d'Ergatesse. Nous devons nous taire, être durs, sinon nous ferions trop plaisir au colonel. J'en ai la certitude à présent. Mentir, dissimuler devant les autres est actuellement pour nous une forme de la charité, de la pitié.

Entre Danard.

DANARD. — Supposant à tort que vous aviez quitté votre bureau, monsieur le Gouverneur, je me suis permis de passer par votre appartement. Cela m'a valu l'honneur de saluer madame votre mère.

LE GOUVERNEUR. — Je sais.

DANARD. — Je lui ai promis mon concours financier pour son œuvre des...

LE GOUVERNEUR. — Cela ne me regarde pas. Dans quelle proportion avez-vous réduit...

DANARD. — Mes prétentions? Nous en parlerons tout à l'heure; ce n'est pas là le principal.

LE GOUVERNEUR. — Y a-t-il pour vous quelque chose de plus important que vos affaires?

DANARD. — Pour le moment, certes, il y a mon inquiétude.

FÉLIX, *badin.* — Votre inquiétude!

Le Gouverneur regarde Félix.

DANARD. — Oui. En Bourse, j'ai pris de fortes positions en misant sur la paix; or, à mon bureau, j'ai reçu un coup de téléphone d'un de mes chefs de chantiers extérieurs. Il devait devenir en ville ce soir! Sa voiture a été stoppée à trente kilomètres d'ici et on lui a interdit d'aller plus loin, sans lui donner d'explications.

FÉLIX. — Il n'est pas le seul à avoir été ainsi arrêté. Vous ne m'apprenez rien. Continuez.

DANARD. — J'ai envoyé mon chauffeur à la gare pour chercher un de mes associés. Il est revenu m'avertir que tous les trains avaient plus d'une heure de retard.

FÉLIX. — Quoi d'extraordinaire à cela?

DANARD. — Vous trouvez! Et la visite du ministre!... Je lui ai parlé à son arrivée. Ce vieil ami, si cordial d'habitude, a bredouillé des explications qui m'ont paru être autant de contre vérités.

FÉLIX, *goguenard.* — Eh! Eh! Vous accusez un ministre de mensonge.

DANARD. — Ne vous moquez pas... Monsieur le Gouverneur, on nous cache quelque chose. Les routes bloquées, le retard des trains, le ministre de la Guerre qui se déplace... le ministre de la Guerre!

FÉLIX, *très persuasif.* — Ne cherchez pas midi à quatorze heures! De banales manœuvres militaires se déroulent aux abords de la ville. Ces quelques mots vous expliquent les routes, les trains, le ministre.

DANARD. — Je n'y aurais pas pensé. J'avais envisagé le pire : un risque de guerre.

FÉLIX. — Fichtre! Vous aimez prévoir les malheurs d'assez loin.

DANARD. — Bien sûr. Chez moi, dans la cave, j'ai fait construire un abri pour les miens et mes domestiques. Si, d'aventure, une menace nouvelle apparaissait, vous préviendriez la population, vous me préviendriez, monsieur le Gouverneur, afin que je puisse modifier ma position en Bourse.

FÉLIX. — Vous pouvez y compter.

DANARD. — Ce n'est pas à vous que je m'adresse. Votre silence ranime toutes mes craintes, monsieur le Gouverneur. Donnez-moi votre parole que rien ne nous menace!... Mais... *(Fébrilement:)* ... Tantôt, quand je vous parlais des délais de construction à prévoir pour la cité ouvrière, vous m'avez dit que vous alliez peut-être quitter la région... Quitter la région!... Dites, dites, ce n'était pas en prévision d'une guerre, vous m'en donnez l'assurance!

FÉLIX. — Vous oubliez que M. le Gouverneur vous a proposé d'approuver vos projets ce soir, demain ou sous huitaine, si vous les modifiez un peu, et vos projets sont à longue échéance.

DANARD. — C'est vrai!... Vous me rassurez... Je respire. *(Au Gouverneur:)* Puisque vous êtes décidé à signer, nous ne risquons rien et pour un bout de temps.

FÉLIX. — Profitez de cette occasion unique pour conclure une belle affaire.

DANARD, *à Félix.* — C'est que... A cause de mes sombres hypothèses, j'ai à peine feuilleté le dossier que vous m'aviez confié.

FÉLIX. — Compulsez-le à loisir. Installez-vous dans mon bureau. Je le laisse à votre disposition jusqu'à 21 heures.

DANARD. — Oh! j'aurai terminé bien avant. Alors, monsieur le Gouverneur, si nous nous mettons d'accord, la signature demain? Ce soir? *(Le Gouverneur ne bronche pas.)* Ce soir. Ah! Comme j'ai pu être idiot de me mettre sottement martel en tête. *(Il se dirige vers le bureau de Félix:)* Vraiment, ça ne vous gêne pas que j'occupe votre place.

FÉLIX, *sarcastique.* — Pas le moins du monde. C'est pour si peu de temps. *(Danard sort. Félix ferme la porte.)* Gardé à vue, jusqu'à nouvel ordre.

LE GOUVERNEUR. — Lui, vous ne le sauveriez pas? Vous l'avez condamné tout de suite.

FÉLIX. — Vous apitoierait-il, monsieur le Gouverneur?

LE GOUVERNEUR. — Je ne gracie personne, je n'en ai pas le droit. *(Il va à la fenêtre dont il tire les rideaux et il l'ouvre. On entend vaguement des flonflons de bal populaire. On voit la ville illuminée.)* Ma ville... ma ville va mourir dans la joie. *(Revenant vers Félix:)* J'aurais voulu avoir pitié de votre jeunesse, de votre amour; je ne le peux pas. Je ne le dois pas. Ecoutez. Ils boivent, ils chantent, ils dansent! Pour eux quelle belle et sereine

agonie. Regrettez-vous l'immense charité qu'est notre silence... Fermez la fenêtre, je vous prie...

Félix la ferme et quand il revient vers le Gouverneur, l'appartement privé s'ouvre.

LA VOIX DE LA MÈRE. — Puis-je entrer?

FÉLIX. — Rien ne vous sera donc épargné.

LE GOUVERNEUR. — ... Entre, entre, maman. *(La Mère entre. A Félix:)* Laissez-moi seul un instant.

Félix sort et laisse la porte du salon ouverte.

LA MÈRE. — Que se passe-t-il, mon grand? Je me tourmente. Mgr l'Evêque vient de téléphoner.

LE GOUVERNEUR. — C'est toi qui lui as répondu?

LA MÈRE. — Oui, moi-même.

LE GOUVERNEUR. — Que t'a-t-il dit?

LA MÈRE. — Il demande à te voir. A l'heure qu'il est, c'est bizarre.

LE GOUVERNEUR. — Mais non, maman.

LA MÈRE. — Oh, si! Tu me caches quelque chose. Pour que ce saint homme se dérange alors que le mécréant que tu es ne sympathise guère avec lui, il faut...

LE GOUVERNEUR. — Nous allons nous réconcilier tout à l'heure.

LA MÈRE. — Vraiment?

LE GOUVERNEUR. — J'en suis presque convaincu.

LA MÈRE. — Que j'en serai heureuse... Je me faisais du mauvais sang. Tant de choses, ce soir, me paraissent étranges. Le général qui vient inopinément...

LE GOUVERNEUR. — Il accompagnait un ministre qui désirait me dire au revoir.

LA MÈRE. — ... et toi qui t'attardes à ton bureau, et M. Danard qui se présente à notre domicile, et ton valet de chambre qui furète partout, plus que de coutume.

LE GOUVERNEUR. — C'est son métier.

LA MÈRE. — Eva qui ne veut plus aller à l'Opéra.

LE GOUVERNEUR. — Passe-lui ce caprice, elle est amoureuse.

LA MÈRE. — Je sais; mais, enfin, tout ce remue-ménage...

LE GOUVERNEUR. — Il n'a maintenant aucune importance pour moi.

LA MÈRE. — Tu me l'affirmes?

LE GOUVERNEUR. — Oui, maman.

LA MÈRE. — Si tu avais un tracas quelconque, que je puisse connaître, tu me la confierais... Quelquefois, je me dis que s'il t'arrivait quelque chose, je ne pourrais pas te survivre.

LE GOUVERNEUR. — Oh! maman!... A quoi vas-tu penser? Que veux-tu qu'il m'arrive? Je me porte bien.

LA MÈRE. — Ton calme me tranquillise. Tu me raconteras ta conversation avec l'évêque?

LE GOUVERNEUR. — En détails.

LA MÈRE. — As-tu regardé l'heure? Tu n'es pas habillé, tu as encore Monseigneur à recevoir : il ne tardera guère; habille-toi avant qu'il arrive.

LE GOUVERNEUR. — Oui, maman. *(Il la serre un peu contre lui, puis d'un ton badin:)* Viens, c'est toi qui me passeras mon grand cordon, c'est toi qui me nouera ma cravate.

LA MÈRE, *avec enjouement.* — Et je la serrerai très fort pour t'étrangler. *(Elle se dirige vers l'appartement:)* Tiens!... Tu as fait mettre une carte sur ce mur... *(Elle s'arrête:)* Notre ville... la frontière... et de l'autre côté...

LE GOUVERNEUR. — Que penses-tu, maman?

LA MÈRE. — ... Ma réflexion te ferait sourire.

LE GOUVERNEUR. — Non, parle.

LA MÈRE, *désignant du doigt des points sur la carte.* — Ici, c'est nous, un peuple qui, malgré les apparences, n'a pas encore renié sa civilisation chrétienne... là-bas...

LE GOUVERNEUR. — La survivance d'une religion n'influence pas la destinée d'un pays.

LA MÈRE. — Oh si!... les croyances que l'on paraît avoir perdues décident malgré nous de l'avenir.

LE GOUVERNEUR. — Bien des peuples, et le nôtre aussi, ignorent comment se constituera la société de demain.

LA MÈRE. — Ils savent, mon grand, quelles sont les abdications ou les contraintes qu'ils refuseront toujours d'accepter s'ils veulent être des peuples libres.

LE GOUVERNEUR. — Alors, que leur faut-il faire?

LA MÈRE. — Que veux-tu que réponde une vieille femme pieuse!... Elle prie... elle souhaite qu'apparaissent des apôtres qui consentiraient à sacrifier leur vie pour sauver le reste de l'humanité... Allons... tout ça n'est que chimère... *(Elle franchit la porte de l'appartement:)* Viens t'habiller, l'heure tourne.

LE GOUVERNEUR. — Elle peut tourner maintenant... *(Pendant que sa mère sort, il fixe la pendule et sur un ton de défi:)* Sonne la mort si tu veux! Une autre horloge, pour d'autres hommes, sonnera la résurrection.

RIDEAU

ACTE III

Même décor, même fonctionnement de la radio à l'ouverture de la porte de l'appartement. Félix est appuyé à l'embrasure de la fenêtre, dont il écarte le vitrage. La porte du salon d'attente est ouverte.

FÉLIX, *voyant arriver Ergatesse.* — Vous êtes déjà de retour?

ERGATESSE. — Je suis pourtant en retard. A la Fédération, les camarades ne m'obéissent plus, ils manifesteront en masse ce soir, à neuf heures moins le quart.

FÉLIX. — Laissez-les faire, on saura vite les calmer.

ERGATESSE. — La police, la violence! Je ne veux pas voir ça.

FÉLIX. — Alors, sautez dans votre voiture et allez retrouver votre femme et vos enfants... C'est ce que vous avez de plus urgent à faire, croyez-moi, je vous l'ai déjà conseillé...

DANARD, *ouvrant la porte du bureau.* — Monsieur Morgueune, j'ai terminé. *(Il entre:)* Ah! vous n'êtes pas seul... *(Ergatesse se retourne:)* et vous donnez audience.

FÉLIX. — En attendant le gouverneur.

DANARD. — Et moi, alors, quand serai-je reçu?

FÉLIX. — A votre tour.

La porte de l'appartement s'ouvre et le Gouverneur, en habit, cède le pas à l'Evêque.

LE GOUVERNEUR. — Veuillez-vous retirer par déférence, messieurs, j'ai quelques mots... à dire à Monseigneur : je vous recevrai ensuite. *(A Danard:)* Passez dans ce salon. *(A Ergatesse:)* Vous, dans ce bureau. *(A Félix qui suivait Ergatesse:)* J'ai besoin de vous. *(Danard et Ergatesse sortent. A l'Evêque:)* Monseigneur, je vous ai demandé de me suivre ici, au lieu de rester chez moi, parce que mon valet de chambre est suspect.

L'EVÊQUE. — Un espion?

LE GOUVERNEUR. — Il est devenu inoffensif, son rôle est presque terminé. Asseyez-vous, nous parlerons à mi-voix.

D'un geste, il désigne les différentes portes.

L'EVÊQUE. — Votre lettre m'avait surpris, son laconisme m'avait inquiété, ce dont je suis témoin me tourmente bien davantage. Vous me demandiez de prier pour la paix...

LE GOUVERNEUR. — La paix était encore possible il y a une heure, quand je vous ai écrit, elle ne l'est presque plus à présent.

L'EVÊQUE. — La guerre!... Avec les engins actuels, la guerre, ce serait le massacre!

LE GOUVERNEUR. — Oui, Monseigneur, le massacre des innocents, des désarmés!

L'EVÊQUE. — Je veux espérer encore.

LE GOUVERNEUR. — L'espoir fait-il vivre?

L'EVÊQUE. — Que restera-t-il de notre ville?

LE GOUVERNEUR. — Pas grand-chose! Pas même un survivant, peut-être!

L'EVÊQUE. — Puisse la Miséricorde divine...

FÉLIX. — Aide-toi, le ciel t'aidera. Nous n'avons plus à compter sur le ciel, puisque nous défendre nous est interdit.

L'EVÊQUE. — Vous êtes effrayants l'un et l'autre! Et devant une pareille menace de guerre, vous ne faites rien!

FÉLIX. — Nous n'en avons pas le temps.

LE GOUVERNEUR. — Notre sort sera réglé à 21 heures.

L'EVÊQUE. — A 21 heures... Il y a quand même des mesures à prendre, quelques personnes à sauver... des âmes à absoudre! *(Montrant les deux portes:)* Ces deux messieurs, que font-ils ici?

LE GOUVERNEUR. — L'un pense à ses affaires; l'autre révisera bientôt ses utopies.

L'EVÊQUE. — Et ils ne se doutent de rien?

LE GOUVERNEUR. — De rien, et ils ne se douteront de rien jusqu'au bout, comme tout le reste de la ville. Ils mourront sans avoir connu les affres de la dernière heure.

L'EVÊQUE. — Vous prenez devant Dieu des responsabilités terribles.

LE GOUVERNEUR. — Je les assume; et si je vous ai écrit, si je vous reçois, c'est pour que vous les partagiez. *(Le téléphone sonne.)* Vous permettez? *(Il prend l'appareil:)* « Allô... Oui, le ministre est parti... C'est le gouverneur lui-même qui vous parle... Ah! le président, je garde l'écoute... *(Félix s'assure pendant le silence du Gouverneur, que personne n'est derrière la porte de l'appartement.)* Oui, monsieur le Président, je vous entends très bien... Un sursis, de quelle durée?... Un sursis à quel prix?... Une humiliation, une humiliation de quel ordre?... Oh!... Oh!... Non, non... Oui, je peux vous répondre librement... *(Félix entrouvre la porte du salon et d'un geste indique de prendre patience.)* Pourquoi je ne vous tutoie plus? Mais puisque c'est le Chef de l'Etat qui me parle... *(Même jeu de scène*

pour Félix à la porte de son propre bureau.) Bon, bon, tu veux savoir... Tu veux absolument savoir ce que pense ton condisciple... Accepter une rectification de frontière, c'est tendre la gorge au couteau; accorder, dans tous les domaines, le régime de la nation la plus favorisée, c'est consentir à l'asphyxie économique du pays; admettre le contrôle de nos armements, c'est nous vouer à l'esclavage. Je préfère la mort... Oui, la mort pour moi et les autres, tu as bien entendu... Je préfère une terre brûlée à une terre soumise... La paix, tu la crois possible à ce prix? Dans une heure, tu verras ce qu'elle sera devenue... Eh bien, bonsoir, mon vieux! Tu ne m'en veux pas de ma franchise... Alors, c'est parfait... je t'embrasse moi aussi. » *(Il raccroche.)* Le sinistre jeu de nos adversaires continue, et le gouvernement en est dupe.

FÉLIX. — Guerre des nerfs.

LE GOUVERNEUR. — Elle précède l'autre, elle ne la retardera pas d'une seconde.

L'EVÊQUE. — Ne renonçons pas à tout espoir.

LE GOUVERNEUR. — Pour espérer, il faudrait croire encore en la sagesse des hommes! Y croyez-vous?

L'EVÊQUE, *il se lève et se dirige vers la fenêtre.* — La sagesse consiste-t-elle à épargner à autrui l'angoisse terrestre d'une attente, ou bien consiste-t-elle à l'inviter à songer un peu à l'éternité. *(Il regarde par la fenêtre:)* Danser sur un volcan! Quelle folie... quel crime!

LE GOUVERNEUR. — Dans le domaine spirituel, monseigneur, votre situation est identique à la mienne dans le domaine temporel. Vous voudriez sauver des âmes, moi, des existences, et nous ne le pouvons ni l'un, ni l'autre.

L'EVÊQUE. — Vous, qui vous en empêche?

LE GOUVERNEUR. — Les ordres que j'ai reçus et auxquels je me soumets.

L'EVÊQUE. — Et vous exigez que, moi aussi, j'obéisse? L'incroyant que vous êtes triomphe et m'impose de rendre à César ce qui appartient à César, parce qu'il sait, qu'en certaines circonstances, mes devoirs de prêtre doivent passer après mes devoirs de citoyen.

LE GOUVERNEUR. — Vous avez entendu à quel prix la paix peut être maintenue. Faut-il tendre la joue droite, après avoir été souffleté sur la gauche?

L'EVÊQUE. — Non... pas dans ce cas... mais, avant de subir le martyre les persécutés ne prenaient-ils pas le temps de penser à Dieu?

LE GOUVERNEUR. — Ma lettre vous demandait de prier au nom de tous ceux qui croient.

L'EVÊQUE. — Mes prières sont insuffisantes pour obtenir miséricorde.

LE GOUVERNEUR. — Votre Dieu serait-il sans indulgence?... Quand il était sur la terre, votre Dieu n'a-t-il pas eu souvent pitié de la foule?

L'EVÊQUE. — Pas à votre manière. Il s'est incarné pour sauver des âmes.

LE GOUVERNEUR. — Il fut aussi un homme qui a gémi avant de se résigner à la souffrance et au crucifiement... Monseigneur, buvez avec nous le calice d'amertume. L'approche de la mort terrorise la plupart des vivants, quel que soit le Dieu qu'ils oublient... ou qu'ils invoquent.

L'EVÊQUE. — Qu'importe la croyance pourvu qu'elle soit sincère. Je demanderai au pasteur et au rabbin de s'unir secrètement à mes prières. Je dois aimer tout mon prochain.

LE GOUVERNEUR. — N'est-ce pas l'aimer que de lui laisser ignorer l'heure de sa destruction?

L'EVÊQUE. — Je ne le pense pas. Adieu, messieurs, puissiez-vous vous souvenir au dernier moment que vous avez une âme.

LE GOUVERNEUR. — Le spirituel et le temporel auraient dû se rapprocher dans une communauté d'angoisses, monseigneur.

L'EVÊQUE. — Fasse Dieu que cette époque d'apocalypse amène autre part leur réconciliation.

LE GOUVERNEUR, *à l'Evêque prêt à sortir.* — Monseigneur, passez, je vous prie, par mon appartement. Je vous fais raccompagner par mon valet de chambre.

L'EVÊQUE. — Malgré ce que vous m'avez appris sur lui?

LE GOUVERNEUR, *prêt à sonner.* — A cause de cela, précisément.

L'EVÊQUE. — Ah! bien... S'il me parle, je saurai lui mentir. *(Le Gouverneur sonne.)* C'est ma façon de m'associer à... votre devoir civique. Ne m'en demandez pas davantage.

Le Gouverneur ouvre la porte; au bout d'un instant, Spieur, en grande tenue se présente.

LE GOUVERNEUR. — Raccompagnez Monseigneur... Où se trouve Mademoiselle?

SPIEUR. — Dans la chambre de sa grand'mère, monsieur le Gouverneur.

Spieur se retire.

L'EVÊQUE, *au Gouverneur.* — Votre fille est ici!... Qu'elle au moins soit épargnée... *(Désignant Félix:)* lui aussi... ils sont jeunes et je crois savoir qu'ils s'aiment.

LE GOUVERNEUR. — Est-ce une raison suffisante?

L'EVÊQUE. — A mes yeux, oui, à cause de l'avenir.

L'Evêque sort.

LE GOUVERNEUR. — Vous avez entendu?... Après l'humiliant sursis que le Chef de l'Etat s'imagine avoir obtenu, partir n'est plus une lâcheté.

FÉLIX. — Vous ne croyez plus à l'imminence de la catastrophe?

LE GOUVERNEUR — Ma conviction est moins absolue.

FÉLIX. — Etes-vous sincère, monsieur le Gouverneur?

LE GOUVERNEUR. — Vous m'avez reproché tantôt de disposer du sort des autres, me reprocheriez-vous à présent de vous laisser maître du vôtre?

FÉLIX. — Le mien dépend de celui de votre fille.

LE GOUVERNEUR. — Vous ai-je dit de partir seul?... Vous hésitez!

FÉLIX. — Cherchez-vous à me mettre à l'épreuve une fois de plus? *(Dénégation muette du Gouverneur.)* Je le pensais.

LE GOUVERNEUR. — Il vous paraît invraisemblable qu'en si peu de temps mon intransigeance s'effrite... L'héroïsme est une attitude que l'on prend sans prévoir qu'il sera très difficile de la conserver... Que décidez-vous?

FÉLIX. — Rien, avant qu'Eva ne sache, par vous, dans quelles circonstances elle quitte les siens.

LE GOUVERNEUR. — Ah! Vous voulez qu'elle sache!... Vous craignez que plus tard elle vous reproche d'avoir fui... Est-ce la morale ou les préjugés qui vous paralysent?... La morale, les préjugés, est-ce que cela compte en ce moment?

FÉLIX. — En ce moment!

LE GOUVERNEUR. — Mes paroles sont maladroites... Faudra-t-il que je vous ordonne de vivre!

FÉLIX. — Oui, mais pas à moi seul.

LE GOUVERNEUR. — A qui d'autres?

FÉLIX. — Choisissez.

LE GOUVERNEUR. — Mais, enfin, la destruction de notre cité n'est pas inéluctable; et même si notre ville est rasée, ne devra-t-elle pas renaître de ses cendres.

FÉLIX. — Elle aura plus besoin de ses industriels et de ses ouvriers que de ses administrateurs.

LE GOUVERNEUR. — Elle aura surtout besoin d'âmes pures! Où sont-elles? *(Un silence, puis il va vers la porte du salon. Ouvrant la porte:)* Qu'avez-vous décidé?

DANARD, *entrant.* — Les abattements de prix que vous exigez sont trop élevés.

LE GOUVERNEUR. — Discutez-en avec mon chef de cabinet.

DANARD, *à Félix.* — Ah! monsieur, je serai très heureux de m'entendre avec vous.

FÉLIX. — Il ne m'appartient pas de prendre une décision immédiate.

DANARD. — Le temps presse.

FÉLIX. — Selon le point de vue où l'on se place.

DANARD. — Il faudra que je vous explique ce que sont mes frais de publicité.

FÉLIX. — Les réduire sera facile.

DANARD. — Ils sont tellement éparpillés.

FÉLIX. — Groupez-les.

DANARD. — Que dois-je comprendre?

FÉLIX. — Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

DANARD. — Ah! Je peux dire que vous m'étonnez l'un et l'autre. *(Après réflexion:)* J'évalue mes dépenses de publicité à deux millions.

FÉLIX, *d'un geste, il indique trois et après un court silence.* — J'ai dit trois.

DANARD. — Et le Gouverneur signera?

FÉLIX. — Demain sans doute, mais votre acceptation, il nous la faut ce soir.

DANARD. — Sous quelle forme? Un chèque?... Pas sur la ville évidemment, sur la capitale. *(Il prend un carnet de chèques.)* Je le date de demain.

FÉLIX. — Que de prudence!

DANARD. — Le chèque est trop important pour être au porteur.

LE GOUVERNEUR. — Il vous faut un nom qui engage ma responsabilité.

FÉLIX. — Mettez le mien.

DANARD. — Le vôtre! *(Il regarde le Gouverneur.)* Le sien?

LE GOUVERNEUR. — ... Affaire de famille.

DANARD. — Affaire de famille!... Comment?... Ah! Mademoiselle votre fille et monsieur... Félicitations... Félicitez aussi madame votre mère. Félicitations, jeune homme.

LE GOUVERNEUR. — Ne colportez pas la nouvelle... avant demain.

DANARD. — Comptez sur mon entière discrétion. *(Il établit le chèque:)* Je ne le barre pas; l'encaissement en sera plus rapide. *(Il veut remettre le chèque au Gouverneur qui lui fait signe de le poser sur la table.)* A demain, n'est-ce pas, dans la matinée?

LE GOUVERNEUR. — Quel que soit le moment, je serai demain trop heureux de vous retrouver *(A Félix:)* Accompagnez monsieur.

DANARD, *à Félix.* — Ne prenez pas cette peine. Mes félicitations à tous les deux encore une fois.

FÉLIX, *ouvrant la porte.* — Quand vous voudrez, monsieur.

DANARD. — Je viens. *(Ayant fait un pas vers la sortie, il se retourne:)* Ce soir, chez moi, sans en dire la raison, je lèverai mon verre pour fêter l'heureuse issue de toutes ces affaires.

FÉLIX. — Venez, monsieur... Le gouverneur, vous le savez, a encore une personne à recevoir.

DANARD. — Ergatesse! Ne le ménagez pas celui-là, il ne vaut pas cher!

FÉLIX. — Monsieur le Gouverneur sait à quoi s'en tenir sur la valeur des gens qu'il accueille. *(Danard sort. Félix ferme la porte.)* Une âme pure!

LE GOUVERNEUR, *pensif.* — Je vous ai laissé lui donner quand même sa part momentanée d'insouciance et de joie. *(Il indique le chèque.)* Ceci peut devenir la vôtre. Prenez.

FÉLIX, *ayant pris le chèque, il en déchire le bas: le Gouverneur sourit.* — Voici la signature. *(Il pose le bout de papier sur le bureau.)* Quant au reste...

Il le brûle.

LE GOUVERNEUR. — Ecrasez soigneusement les cendres, mon cher petit... Avec quel plaisir je rendrai cette signature.

Il va à son bureau.

FÉLIX, *pendant que le Gouverneur range le bout de papier dans un tiroir.* — Vous espérez pouvoir?

LE GOUVERNEUR. — Un peu plus à chaque minute qui passe... Ah!... Pourquoi donc y a-t-il des guerres? *(Il s'assied et se prend la tête entre les mains.)* Pour les interdire, il faudrait ressusciter l'armée innombrable des morts!... Hélas! les survivants oublient, les financiers spéculent, les idéologues s'échauffent, les conquérants s'arment et les peuples suivent aveuglément.

FÉLIX. — A ces derniers, le reprochez-vous? *(Long silence.)* Vous vous taisez, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — J'évoquais intérieurement un souvenir d'enfance... J'étais à la campagne et mon père me montrait une troupe de grosses fourmis belliqueuses qui s'apprêtaient à piller le domaine de paisibles petites fourmis noires, afin d'en emporter les richesses et surtout les œufs dont l'éclosion donnerait naissance à une génération de fourmis esclaves... Après la bataille, j'ai suivi les hordes victorieuses, et, pour les punir de leur forfait, j'ai saccagé leur nid. Mon père me dit : « Tu crois leur avoir donné une leçon... elles recommenceront. »

FÉLIX. — Les hommes aussi recommencent.

LE GOUVERNEUR. — Qui donc convaincra les fourmilières humaines de l'inutilité des victoires!

FÉLIX, *désignant la porte de son bureau.* — Lui, peut-être?

LE GOUVERNEUR. — Les masses!... On les excite, on ne leur apprend qu'à détester! Il faudrait leur apprendre à aimer!

FÉLIX, *après un temps.* — L'heure avance, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — J'essayais de l'oublier... Je vous le faire oublier! *(Montrant la porte du bureau:)* Appelez-le.

FÉLIX. — Consentirez-vous enfin à l'épargner... ainsi que d'autres.

LE GOUVERNEUR. — Allez le chercher.

FÉLIX, *appelant Ergatesse.* — Entrez, monsieur, et soyez bref... dans votre intérêt.

Ergatesse entre et salue.

LE GOUVERNEUR. — Que diriez-vous, monsieur, si vous appreniez que, parmi vos camarades ou vos chefs, il en est pour qui la grève générale n'est qu'un prétexte à amorcer le début d'une guerre civile dans le pays tout entier.

ERGATESSE. — Vous cherchez à m'intimider.

FÉLIX. — A vous ouvrir les yeux, plutôt.

LE GOUVERNEUR. — Taisez-vous, Félix, j'entends rester le maître de mes décisions. *(A Ergatesse:)* Que diriez-vous si je vous demandais de partir à l'instant pour la capitale, de rouler toute la nuit, et de vous présenter demain matin devant votre comité directeur et d'en exiger des comptes.

ERGATESSE, *avec fermeté.* — Je ne peux pas. Je dois à mes directeurs mon obéissance et non des critiques.

LE GOUVERNEUR. — Vos chefs! Est-ce eux ou moi? Choisissez.

ERGATESSE. — Je ne peux pas, j'ai foi en l'idéal qu'ils poursuivent. C'est pour me consacrer à l'avènement de la justice sociale que j'ai abandonné le professorat. Comme j'avais écrit des livres, on a voulu faire de moi un théoricien, j'ai préféré être un homme d'action pour être plus près du peuple.

LE GOUVERNEUR. — C'est au nom de l'avenir de notre pays que je vous parle. *(Très calme, à Ergatesse:)* L'importance de la mission dont je vous charge vous apparaîtra bientôt. Ne me demandez pas d'explications, vous les trouverez bien tout seul.

ERGATESSE, *les ayant regardé tous les deux.* — Tout seul!... Que dois-je comprendre?... Le message... L'évêque... Ce n'est pas possible, monsieur le Gouverneur... Une menace de guerre?... Vous croyez à la guerre?

LE GOUVERNEUR. — Oui, avec un peuple dont mon valet de chambre est un des plus redoutables espions. La grève, était-ce le moment?

ERGATESSE. — Oh non!... Je le dirai à mes camarades.

LE GOUVERNEUR. — Non, à vos chefs... Partez... Contre certains d'entre eux, j'ai besoin pour l'avenir d'un témoin, d'un accusateur.

FÉLIX, *très vite.* — Et ce ne peut être que vous.

LE GOUVERNEUR, *à Félix.* — Vous, vous le serez aussi... si je l'ordonne. *(A Ergatesse:)* Partez, monsieur, je vous en ai assez dit.

ERGATESSE. — Je veux en savoir davantage.

LE GOUVERNEUR, *avec hauteur.* — Vous voulez! Aux autres, vous obéissez sans contrôle, mais à moi...

ERGATESSE, *très digne.* — Vous me poussez à une insubordination, presque à un reniement.

LE GOUVERNEUR. — Je m'obstine à vous éviter un cas de conscience analogue au mien.

FÉLIX. — Et à vous accorder la vie sauve.

LE GOUVERNEUR, *avec irritation.* — Félix!

ERGATESSE. — La vie sauve?... Mais alors, la guerre... *(Félix répond « oui » de la tête.)* Ma femme, mes enfants... La guerre! imminente.

LE GOUVERNEUR. — La ville où réside votre famille est moins exposée que celle-ci.

ERGATESSE, *méfiant.* — Vous y restez pourtant avec tous les vôtres.

LE GOUVERNEUR. — Devant vous, je n'ai pas à justifier mes actes.

ERGATESSE. — Me refusez-vous de mesurer la portée des miens?

FÉLIX. — Partez, obéissez à M. le Gouverneur!

ERGATESSE. — Pas à l'aveuglette.

LE GOUVERNEUR. — Puisqu'il vous faut des preuves. *(Il prend la lettre qu'il a mise sur son sous-main et la donne à Ergatesse.)* J'en ai d'autres!

ERGATESSE. — Le Chef de l'Etat! *(Il lit et, rendant la lettre, très simple et très humble.)* Notre ville étant sacrifiée, je reste auprès de vous, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *prenant la lettre et la mettant dans la poche de son habit.* — Accomplissez votre mission, elle a beaucoup plus d'importance que votre sacrifice. Partez, présentez-vous de ma part au Chef de l'Etat, mais qu'ici, nul ne sache ce que vous venez d'apprendre.

ERGATESSE. — Etre le seul survivant!

LE GOUVERNEUR, *après une lutte intérieure.* — Toutes mes décisions sont prises maintenant.

ERGATESSE, *très doux.* — M. Danard est-il prévenu?

LE GOUVERNEUR, *haussant les épaules.* — Lui et ses semblables méritent-ils qu'on les préserve? Ce ne sont pas de vrais patrons, ce sont des trafiquants : pour qui l'argent est tout.

FÉLIX. — Et l'argent est immortel.

ERGATESSE. — Que je ne sois pas seul, qu'il y en ait d'autres... Suis-je qualifié pour parler en votre nom au Chef de l'Etat?... Votre chef de cabinet!... *(A Félix:)* Ne protestez pas. Vous n'êtes plus à mes yeux une individualité, mais un symbole... *(Au Gouverneur:)* Sauvez monsieur parce qu'il a l'étoffe et l'intégrité d'un grand commis; moi...

LE GOUVERNEUR. — Je vous ai désigné, cela suffit. Et vous enseignerez désormais ce qu'est le véritable progrès social... je l'espère.

ERGATESSE. — Je serai considéré comme un poltron, si je pars.

LE GOUVERNEUR. — Il n'y a pas de lâcheté à obéir. Partez, monsieur, les valeurs morales sont plus que jamais nécessaires. Le peuple a besoin de chefs nouveaux et purs. Adieu, monsieur. Accomplissez votre mission. J'ai confiance en vous.

ERGATESSE. — Ah! Monsieur le Gouverneur, qu'il m'est pénible de vous obéir!

Il sort.

LE GOUVERNEUR. — Vous avez tout fait pour que je le sauve, vous avez surtout voulu me forcer à prendre ainsi l'engagement d'épargner Eva. *(D'un geste, il arrête Félix qui s'apprêtait à parler:)* Ne vous avais-je pas offert de partir avec elle sans lui donner d'explication. Vous avez refusé de devoir votre bonheur aux circonstances; gagnez-le tout seul maintenant!

FÉLIX. — Parlez vous-même à votre fille.

LE GOUVERNEUR. — Elle vous aime, allez la rejoindre et envoyez-moi le colonel. *(Il ouvre la porte. On entend la radio qui joue la fin d'un lied grave.)* Allez, allez. Est-ce donc si désagréable d'exécuter mes ordres?

Il le pousse gentiment vers la porte.

FÉLIX, *après un regard jeté dans l'appartement.* — Le colonel ne vous surveille plus! Les dernières concessions seraient - elles acceptées?

LE GOUVERNEUR. — Qui sait? Dépêchez-vous, prenez un prétexte quelconque pour emmener Eva. Ne lui dites rien d'autre. Ne la forcez pas à choisir entre l'avenir de son amour et le sort incertain de sa famille. Partez tous les deux et ne venez pas me dire au revoir. *(Félix sort. Le Gouverneur tend l'oreille. Après une annonce qui est faite en une langue incompréhensible, on entend distinctement le nom d'Offenbach. L'air gai commence, le Gouverneur d'un geste indique la carte, la frontière, le territoire ennemi.)* Fraîche et joyeuse, pensent-ils.

Entre Spieur.

SPIEUR, *en livrée.* — Monsieur le Gouverneur m'a fait demander?

LE GOUVERNEUR. — Ayez l'obligeance de fermer la porte, l'air que joue la radio m'agace. *(Spieur ayant fermé la porte:)* C'est notre dernier entretien, sans doute, colonel.

SPIEUR. — Qui peut le savoir?

LE GOUVERNEUR. — Vous, par la radio.

SPIEUR. — Je ne l'entends plus.

LE GOUVERNEUR. — Quelques concessions que mon pays fasse, le vôtre ne s'en contentera pas.

SPIEUR. — Je l'ignore.

LE GOUVERNEUR. — Vous voulez vous assurer la maîtrise du monde.

SPIEUR. — Nous souhaitons seulement la naissance d'une humanité moins égoïste sous notre direction.

LE GOUVERNEUR. — Et pour y parvenir vous n'hésitez pas à semer la mort.

SPIEUR. — Vous prêtez à mon pays des intentions impérialistes.

LE GOUVERNEUR. — Je ne crois pas à la pureté des aspirations de ceux qui ont recours à la force, je ne crois pas à la valeur morale des idéologies qui ont besoin de la violence pour s'imposer.

SPIEUR. — Nous étions pacifiques et vous nous avez exaspérés.

LE GOUVERNEUR. — Vous ne tolérez pas que des peuples vivent selon d'autres conceptions que les vôtres. Pour imposer vos idées, vous êtes décidés à écraser de votre poids les autres nations et la mienne d'abord.

SPIEUR. — Tant pis pour elle.

LE GOUVERNEUR. — Fraternité exemplaire.

SPIEUR. — Légitime défense, partout notre influence était combattue.

LE GOUVERNEUR. — Et vous voulez l'étendre.

SPIEUR. — Nous sommes les plus forts.

LE GOUVERNEUR. — Enfin, je vous ai forcé à l'avouer, vous voulez être les maîtres.

SPIEUR. — Notre puissance militaire est désormais sans égale.

LE GOUVERNEUR. — Vous le croyez.

SPIEUR. — Nous n'avons que trop attendu.

FÉLIX, *entrant précipitamment et laissant la porte ouverte.* — Eva est avec sa grand-mère, je n'ai rien pu lui dire. *(Spieur s'approche de la porte, l'oreille aux aguets.)* Inutile de tendre l'oreille, colonel. *(Au Gouverneur:)* Madame votre mère m'a demandé d'installer dans sa chambre la radio du salon. *(Spieur ne tend plus l'oreille.)* Sinon, je serais revenu plus vite.

LE GOUVERNEUR. — Retournez auprès d'elles.

FÉLIX. — Madame votre mère se proposait de vous dire bonsoir avant d'aller se coucher.

LE GOUVERNEUR. — J'irai la voir, veuillez l'en prévenir. *(La sonnerie du téléphone arrête Félix qui s'apprêtait à sortir, il ferme la porte. Le Gouverneur prend l'appareil.)* « Allô... oui... lui-même... Vous êtes déjà arrivé, monsieur le Ministre... Ah!... *(Son visage semble s'épanouir.)* Je n'ai pas autre chose à faire, vous connaissez ma façon de voir... Oh! non, j'éprouve un très grand soulagement... Je vous remercie de vos éloges et de ceux que le Chef de l'Etat vous a chargé de me transmettre... Il veut parler à la radio, je trouve l'idée excellente... Bonsoir, monsieur le Ministre. » *(Il raccroche et à Spieur d'une voix ironique et joviale:)* Colonel, il vous faudra attendre votre guerre encore un peu. Un sursis nous est accordé.

FÉLIX, *à Spieur.* — La nouvelle n'a pas l'air de vous satisfaire.

Spieur hausse les épaules.

LE GOUVERNEUR. — Soyez beau joueur. Il faut l'être quand on perd une partie entamée depuis plusieurs mois. Regagnez l'office, dites à la cuisine de me préparer une collation pour mon retour de l'Opéra. Demandez-en autant pour vous si vous pensez avoir faim, car vous passez la soirée avec moi. N'ayez pas ce visage consterné, colonel, il me cause trop de joie. *(Il congédie Spieur d'un geste.)* Allez, mais revenez à l'heure dite.

SPIEUR, *décontenancé.* — Monsieur le Gouverneur sera ponctuellement obéi.

Il sort sans refermer la porte. Le Gouverneur s'assure qu'il s'éloigne.

LE GOUVERNEUR, *vite et bas.* — J'ai joué la comédie. En réponse à nos propositions, un second ultimatum est venu aggraver le premier. L'heure de l'échéance reste la même.

FÉLIX, *sur un ton de reproche.* — Ah! Pourquoi n'avez-vous pas laissé partir Eva quand c'était encore possible.

LE GOUVERNEUR. — Emmenez-la tout de suite.

FÉLIX, *va à la porte de l'appartement et s'arrête, revient.* — Trop tard... Votre mère, votre fille.

LA MÈRE, *entrant avec Eva.* — Eh bien! mon grand, tu m'oublies; que t'a dit l'évêque?

LE GOUVERNEUR, *badin.* — Qu'il prierait pour toi, pour moi, pour nous tous.

LA MÈRE. — Et ces deux petits, que vas-tu en faire? Je serai si contente de m'endormir en sachant que tu as consenti au bonheur d'Eva.

LE GOUVERNEUR. — Sois contente, maman.

LA MÈRE. — Oh! alors, je t'embrasse... embrasse-moi... mieux que ça. Votre tendresse à vous, les hommes, c'est une protection qui écarte de nous tous les soucis, toutes les inquiétudes... Tu me décoiffes... Je suis encore coquette... Je ne voudrais pas être laide si un matin, je ne me réveillais pas.

EVA. — Tu n'es pas gaie, grand-mère.

LA MÈRE. — Ma chérie, la plus importante des grâces que le bon Dieu peut accorder au vieux est de les prendre pendant leur sommeil.

FÉLIX. — Parfois, la jeunesse souhaite pour elle une fin semblable.

LA MÈRE. — Voulez-vous vous taire! On n'a pas le droit de parler ainsi quand on a tout une vie d'amour devant soi. *(Au Gouverneur:)* Se fianceront-ils bientôt?

LE GOUVERNEUR. — Je l'espère... *(Regardant Félix:)* Cela ne dépend plus de moi, mais de lui, de lui seul.

LA MÈRE. — Laissons-les tête à tête. Bonsoir, Eva. *(Eva bient l'embrasser.)* Passez votre soirée à bavarder.

LE GOUVERNEUR, *fixant Félix.* — A moins que Félix ne se fasse aider par Eva pour porter immédiatement, à ma résidence d'été, des paquets d'archives.

LA MÈRE, *au Gouverneur.* — Ils feront ce qu'ils voudront; viens. Bientôt, il faudra que tu partes. Accompagne-moi dans ma chambre; comme d'habitude. Tu devrais prendre un manteau pour sortir : les nuits sont fraîches. Viens.

LE GOUVERNEUR. — Bonsoir, Eva. Embrasse-moi, linotte. *(Après une hésitation, il embrasse sa fille.)* Bonsoir, Félix.

LA MÈRE, *à Félix.* — Je suis heureuse, très heureuse, mes enfants. Viens, viens, mon grand.

Ils sortent pendant qu'Eva s'approche de Félix.

EVA, *très femme et très virginale aussi.* — Mon chéri, je ne sais que dire, et mon bonheur est si brusque... Qu'avez-vous fait pour que mon père ait changé aussi vite?... Il m'a embrassée, lui, si froid d'ordinaire.

FÉLIX. — Il était ému sans doute; il décidait de votre vie.

EVA. — Avant de s'habiller, papa m'a interrogée à votre sujet, et je lui ai répondu qu'à vivre sans vous, je préférais la mort, oui la...

FÉLIX. — Ne le répétez pas.

EVA. — Pourquoi? Puisque je le pense... Si je devais vous perdre... Et vous, pourriez-vous vivre sans moi?

FÉLIX. — Vous posez des questions...

EVA. — Toutes naturelles.

FÉLIX, *l'étreignant étroitement.* — Etre unis jusqu'à la mort.

EVA. — Vous ne vouliez pas que je prononce ce mot et maintenant vous...

FÉLIX, *grave.* — C'est une façon d'exprimer à quel point je vous aime.

EVA. — Je voudrais rester là, contre vous longtemps... toujours...

FÉLIX. — Toujours...

EVA. — Que cette minute est douce... et nous en aurons d'autres, plus belles... Vous appartenir...

Félix, *vacillant.* — Eva!

Eva. — ...t'appartenir... et t'aimer, t'aimer... voir à moi... t'accaparer... être chaque jour e tentation nouvelle plus forte que tout voir.

Félix, *sur un ton de reproche.* — Eva... *lle est de plus en plus caressante.)* Eve... ve...

Eva. — Et vivre... vivre pour nous, pour us seuls.

Félix. — Vivre!... *(Il fait de la tête un geste dénégation qu'elle ne voit pas.)* Vivre, Eva, us ne pouvons pas...

Il s'arrête en apercevant le Gouverneur.

Le Gouverneur, *sans refermer la porte.* — us êtes encore ici tous les deux!... *(A Fé-x:)* Je vous avais laissé entendre que les chives devaient être transportées dès ce soir la résidence d'été... Maintenant, c'est un rdre que je vous donne.

Eva. — Mais, père...

Le Gouverneur. — En cours de route, ton ancé t'expliquera les raisons de mon exi-nce.

Eva. — Tu abuses de ton autorité.

Le Gouverneur. — Ne discute pas, il y va e ton amour.

Eva, *subjuguée.* — De mon amour... Venez, élix... venez, mon chéri...

Félix résiste et dévisage le Gouverneur.

Le Gouverneur, *à Félix.* — Partez, obéis-ez... *(Il tire de sa poche la carte qu'il y a ise.)* Vous remettrez cette carte à celui qui ne l'a écrite... Prenez, ou je la donne à ma lle... *(Félix, désemparé, la prend.)* Partez... assume la responsabilité de mes actes... *(Eva t Félix cèdent devant son autorité et sortent ar la porte du bureau de Félix. Quand le ouverneur est seul:)* ...La responsabilité de nes faiblesses.

Il s'appuie à sa table, le dos tourné à l'horloge. Une seconde accablante s'écoule. Après un regard à la porte de son appartement, il se raidit, éponge avec son mouchoir quelques gouttes de sueur sur son front. Il redevient maître de lui.

Spieur, *entrant.* — Le concierge vient de nonter des fleurs et cette carte.

Le Gouverneur. — Des fleurs!

Spieur. — Pour Mademoiselle.

Le Gouverneur. — Posez ça là. *(Spieur ose la carte sur le bureau.)* Nous avons été es ennemis, colonel.

Spieur. — Nous le sommes encore.

Le Gouverneur. — Pour si peu de temps. ous aurez votre guerre, mais votre pays 'aura pas sa victoire.

Spieur. — Qui l'en priverait?

Le Gouverneur. — Tous les hommes qui eulent être libres et des engins nouveaux.

Spieur, *ricanant.* — Je n'y crois pas.

Le Gouverneur. — A votre aise. Les partisans que vous aviez dans mon pays vont y voir clair. Ergatesse a la vie sauve et, désormais, il apprécie la propagande de vos émules.

Spieur. — J'ai accompli mon devoir.

Le Gouverneur. — ...Et vous n'avez jamais eu pitié de vos victimes?

Spieur. — Vous dois-je des comptes à ce sujet? Ne vous ai-je pas conseillé d'épargner Mademoiselle alors qu'il en était encore temps?

Le Gouverneur. — Vous êtes un étrange personnage.

On entend, venant de loin, un refrain populaire.

Spieur. — Ils chantent! *(Une explosion très lointaine, un silence, puis le chant reprend.)* Ils s'imaginent que c'est le début d'une fête de nuit dans un faubourg.

Le Gouverneur, *après une seconde explosion très sourde, il jette un regard à la pendule.* — Vos amis, déjà!

Spieur. — Non, monsieur, c'est une simple précaution... Une usine qui saute, celle de M. Danard.

Le Gouverneur. — Vous voulez tout détruire.

Spieur. — Votre civilisation routinière se serait désagrégée toute seule.

Le Gouverneur. — Elle vous gênait et vous jugez profitable de hâter sa ruine.

Spieur. — Je vous l'ai dit : je crois à l'avènement d'un monde nouveau et pacifié pour un siècle.

Le Gouverneur. — Vous n'êtes qu'un visionnaire, qu'un fanatique... Voulez-vous me rendre un dernier service?... Les fleurs qui ont été apportées, allez les déposer, sans bruit, devant la porte de ma mère. *(Spieur sort. Le Gouverneur décachète l'enveloppe laissée par Spieur.)* Danard... l'argent... *(Il déchire la carte et en jette les morceaux, puis il va ouvrir la porte du salon et aperçoit Ergatesse.)* Que venez-vous faire? Votre mission?

Ergatesse. — Elle sera remplie par mon adjoint. Il est déjà en route avec sa jeune femme et leur bébé, dans ma voiture... C'est mieux ainsi, pour vous, pour moi... Je dois partager le sort de ceux que je défendais. Je suis venu vous le dire.

Le Gouverneur. — Je vous admire, monsieur.

Ergatesse. — Vous m'avez servi d'exemple. Dans les naufrages, les commandants périssent avec leurs bâtiments.

Le Gouverneur. — Vous pouviez vivre; ma fille et mon secrétaire sont partis sur mon ordre...

Ergatesse. — Deux couples sont sauvés, tant mieux!

Le Gouverneur. — Vous n'aviez aucun lien de famille avec celui que vous avez épargné... tandis que moi...

Ergatesse. — Ne vous diminuez pas.

Le Gouverneur. — Ne me laissez pas seul. *(Avec une triste ironie:)* Nous avions, l'un et l'autre, souhaité le bonheur des hommes.

Le refrain et la rumeur populaire s'entendent.

ERGATESSE. — La manifestation populaire! *(Il va à la fenêtre.)* Pouvoir la disperser, afin qu'en ce moment il n'y ait plus ici un seul cri de colère. *(Revenant de la fenêtre, il regarde la porte du salon.)* Ah!

LE GOUVERNEUR. — Qu'y a-t-il?

ERGATESSE. — L'évêque... Adieu, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — Restez. Je veux qu'il nous trouve ensemble... Je vous demande d'être auprès de moi, jusqu'au bout.

L'Evêque entre.

L'EVÊQUE. — Danard s'est suicidé en arrivant chez lui. Sa femme était partie. Elle avait reçu en fin d'après-midi un coup de téléphone de la capitale.

LE GOUVERNEUR. — Comment l'avez-vous su?

L'EVÊQUE. — Danard demeurait près de l'évêché. Un domestique est venu y chercher un prêtre et c'est à moi qu'il s'est adressé comme je descendais de voiture. Cette première mort ne vous accable-t-elle pas, monsieur le Gouverneur?

LE GOUVERNEUR. — Danard s'est tué parce que la guerre le ruinait.

L'EVÊQUE. — Non, il est mort parce qu'il a cru ne pas avoir le temps de fuir.

LE GOUVERNEUR. — Qui vous l'a dit?

L'EVÊQUE. — Il tenait dans une main quelques lignes laissées par sa femme.

LE GOUVERNEUR. — Où sont-elles?

L'EVÊQUE. — Je les ai détruites.

LE GOUVERNEUR. — Pourquoi?

L'EVÊQUE. — La police survenait et elle aurait appris qu'à 21 heures...

ERGATESSE. — Danard n'a pas accepté de mourir comme les autres, avec les autres.

L'EVÊQUE. — Que Dieu lui pardonne et qu'Il me pardonne aussi de m'en être allé sans rien dire, sans avoir béni personne. Je n'ai pas voulu semer l'alarme. Le citoyen que je suis vous a obéi, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *voyant apparaître Spieur.* — Que me voulez-vous?

SPIEUR. — Madame votre mère doit dormir, aucune lumière ne filtre sous la porte de sa chambre.

LE GOUVERNEUR. — Merci. Laissez-nous.

SPIEUR. — Il va être l'heure, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVEBNEUR. — Pas encore.

SPIEUR. — Si.

On entend un grondement lointain et continu qui couvre le refrain populaire.

L'EVÊQUE. — Vos escadrilles.

SPIEUR. — Oui, elles arrivent.

LE GOUVERNEUR. — Leur horaire est chang

SPIEUR. — Quelques minutes d'avance.

LE GOUVERNEUR, *avec une sérénité he reuse.* — Vous serez donc les agresseurs.

ERGATESSE. — Ce titre ne vous effraie pa

SPIEUR. — Oh! non.

LE GOUVERNEUR. — Alors, je ne regret rien.

L'EVÊQUE, *au Colonel.* — Un ennemi n plus le droit d'être auprès de nous, monsieu

Il congédie Spieur d'un geste. Au mome où celui-ci se met en marche, des cl ches sonnent.

SPIEUR, *s'arrêtant.* — Le glas!

L'EVÊQUE. — Tout mon chapitre est prières.

Le grondement est plus intense.

SPIEUR, *en extase.* — La guerre enfin, nous serons les maîtres.

ERGATESSE. — De la république des mor

Spieur hausse les épaules.

LE GOUVERNEUR. — Ne croyez plus à vot triomphe, colonel! Allez mourir tout seul; dans les quelques minutes qui vous restent vivre, revoyez ce bureau et les trois homm qui vont y périr.

L'EVÊQUE. — Ils incarnent les assises d'u civilisation que vous essayerez en vain détruire.

ERGATESSE. — Et qui survivra parce qu'e respecte les droits de l'homme.

LE GOUVERNEUR. — Parce qu'elle exige q le pouvoir soit guidé par l'esprit de justice!

L'EVÊQUE. — Parce qu'elle n'a pas oub tout à fait qu'il existe un Dieu.

SPIEUR. — Idéologies désuètes! Mourez av elles, messieurs.

Il salue militairement et sort.

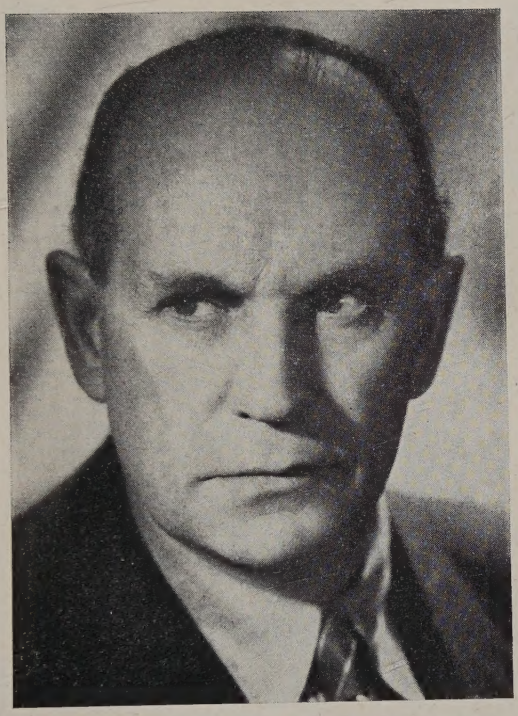
L'EVÊQUE. — Prierez-vous avec moi? *(Gouverneur:)* Pour notre ville... *(A Er tesse:)* Pour notre peuple...

ERGATESSE. — Pourquoi votre Dieu perm il ce carnage?

LE GOUVERNEUR. — Ne récriminons pas. fraternité humaine fut notre religion. Nous avons été les inutiles apôtres.

L'EVÊQUE. — Vous en êtes ses martyrs, peut-être ses saints.

L'évêque commence un geste de bénéd tion et tout à coup, après un écl éblouissant, la scène est plongée d une obscurité totale. La lumière revi petit à petit, mais une tenture no masque la scène et le rideau descend



PAUL AMIOT, interprète
du rôle du GOUVERNEUR